JEAN VAQUIÉ

LES PRINCIPES DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE MYSTIQUE

L'ILLUMINATION INITIATIQUE

QUELQUES DÉFINITIONS CONCERNANT LE SYMBOLISME CHRÉTIEN

A PROPOS DE LA CONTRE-EGLISE

LE MYTHE DE LA BONNE GNOSE

GNOSE CHRÉTIENNE ET GNOSE ANTI-CHRÉTIENNE

LE MYTHE DU GRAAL

LES PRINCIPES DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE MYSTIQUE

Il ne fait pas de doute que l'homme est naturellement constitué en vue d'un commerce personnel avec Dieu. C'est ce commerce intérieur que l'on appelle mystique parce qu'il est caché. La vie intérieure, selon l'expression de saint François de Sales, est un "devis" ; nous commençons à deviser avec Dieu dès que nous lui adressons la moindre prière. Nous sommes doués d'un mysticisme naturel et plus généralement d'une **religiosité naturelle** que les théologiens ne contestent pas. Ils lui donnent même le nom de "vertu naturelle de religion" quand elle est exercée dans des conditions héroïques même par des païens.

Cette religiosité naturelle comporte des facultés mystiques, également naturelles par conséquent, et destinées à rendre facile la contemplation du vrai Dieu dès lors que l'homme en aura reçu la Révélation. On peut dire, sans exagération, que l'homme est naturellement fait pour l'extase. La station debout, qui est l'apanage de cet "animal religieux", ne serait-elle pas le début de la lévitation ? Ces facultés religieuses spontanées font ressembler l'homme, tout à tour, à une corolle de fleur, à un tabernacle et à un pressoir. Reprenons séparément ces trois comparaisons qui nous aideront à comprendre les mécanismes compliqués de la vrai comme de la fausse mystique.

L'âme religieuse, quelle que soit sa religion, se comporte comme une **corolle** qui s'épanouit en vue de se laisser pénétrer par les rayons du soleil, lesquels, tombant d'en haut, y opèrent la transformation des sucs végétaux. Dans cette comparaison le soleil représente Dieu qui pénètre et transforme l'âme de Sa lumière et de Sa chaleur. Mais si le soleil est caché et qu'un gros insecte survienne, trouvant la corolle épanouie, il y pondra un germe mortel.

Son mysticisme naturel fait aussi ressembler l'âme à un **tabernacle**. L'âme cherche à s'emparer de la Divinité et pour cela elle lui ouvre la porte. Après quoi, ayant fait tout ce qui est en son pouvoir, elle devient passive et elle attend que Dieu entre. Et il se peut en effet que Dieu y descende. Mais les mauvais esprits peuvent aussi envahir le tabernacle ouvert et s'y installer en parasites.

L'âme humaine ressemble encore à un **pressoir**. Le pressoir est fait pour broyer du bon raisin et en tirer un vin roboratif. Toutefois si l'on déverse en lui des baies cueillies au hasard, il les broiera aussi facilement mais n'en tirera qu'un liquide âcre.

L'appareil mystique de l'homme est fait pour s'ouvrir au monde divin. Il exerce son activité propre en se disciplinant lui-même, en s'élevant vers le monde spirituel et en s'y épanouissant. Puis, ayant fait cela, il devient passif parce qu'il ne peut pas franchir l'abîme qui le sépare du Dieu vers lequel il tend. Voilà donc la corolle épanouie, le tabernacle ouvert et le pressoir béant.

Qui viendra jouer le rôle d'occupant ?

C'est suivant la qualité de l'occupant que la mystique deviendra bonne ou mauvaise, vraie ou fausse. L'appareil mystique est inchangé, c'est l'inspirateur qui varie. Et l'inspirateur peut être Dieu, l'homme lui-même, ou Lucifer.

Dans quelles conditions la mystique sera-t-elle divine ou luciférienne ?

C'est ce que nous allons nous efforcer de déterminer dans les paragraphes qui suivent.

Une conversation va s'établir entre deux interlocuteurs dont l'un sera, à coup sûr, l'homme. Observons donc d'abord le comportement de l'homme dans la conduite de ce "mystique devis".

1. Il faut bien remarquer que l'âme humaine est créée spécialement pour un corps particulier. Car il n'y a lieu de créer une âme que lorsqu'il y a un corps à animer. L'Eglise a toujours enseigné la création spéciale de l'âme ; en cela, comme en bien d'autres matières, elle n'a pas suivi Platon. Par conséquent, sont entachées d'une erreur initiale toutes les conceptions de la vie mystique fondées sur la préexistence de l'âme.

a) C'est le cas des doctrines platoniciennes selon lesquelles le créateur puise, pour animer un corps qui va naître, dans un immense réservoir d'âme créées au commencement et une fois pour toutes. Cette doctrine n'a pas résisté à l'analyse des Pères. Il est faux que l'homme soit "un dieu tombé qui se souvient du ciel".

b) C'est le cas également des doctrines qui enseignent la transmigration des âmes ; selon ces philosophes, dont l'Orient n'a plus le monopole, notre âme ne serait pas propre à notre corps actuel; elle serait la réincarnation d'un antique esprit errant, chargé de souvenirs antérieurs plus ou moins inconscients.

Dans ces deux types de doctrines, la conception de l'origine de l'âme est erronée ; et cette erreur ne va pas manquer d'avoir des conséquences sur le déroulement du commerce avec le monde des esprits ou avec le monde divin.

2. Voyons maintenant l'incidence, sur les processus mystiques, des conceptions concernant la nature de l'âme (et non plus seulement son origine). C'est la doctrine constante de l'Eglise que l'âme humaine est constituée d'une seule et même substance spirituelle, assurant deux fonctions,

- l'une par rapport au corps, et pour la désigner dans cette fonction on l'appelle "anima"),
- l'autre par rapport à Dieu, et on l'appelle alors "spiritus".

Mais il est bien précisé par les Docteurs que cette dualité de fonctions ne constitue pas une dualité de substance. Aucune frontière précise ne délimite l'anima et le spiritus. Ils sont affectés ensemble par les mêmes émotions :

"Magnificat anima mea Dominum et exultavit spiritus meus in deo salutari meo".

Selon la saine doctrine, une personne humaine est comparable à un cierge votif : le corps est représenté par la mèche qui se consume et l'âme par la flamme qui illumine ; la flamme elle-même comporte une partie inférieure, incorporée à la mèche à laquelle elle communique son incandescence, comme le "souffle de vie" communique la vie au corps physique, et une partie supérieure qui s'effile vers le haut dans l'air, comme l'esprit qui finit par participer à la vie divine. Mais il n'y a qu'une seule et même flamme. La vraie mystique s'alimentera à cette doctrine de l'âme unique pour deux opérations.

Or toute une école néo-gnostique, soi-disant chrétienne, enseigne aujourd'hui la doctrine de la tripartition suivant laquelle l'homme serait composé de trois éléments : le corpus, le spiritus et l'animus.

- Le corpus fait évidemment partie du monde physique.
- Le spiritus (ou pneuma) appartient au monde spirituel.
- Quant à l'animus (ou psyché) il ferait partie d'un prétendu "monde intermédiaire" et assurerait la liaison entre le corpus et le spiritus.

Voilà donc l'âme humaine scindée en deux éléments qui n'appartiennent pas au même monde.

Qu'est-ce donc que ce monde intermédiaire dont l'animus ferait partie ?
Il serait le lieu des génies neutres, ni bons ni mauvais, mais inférieurs par nature, et formant, autour de la matière inerte, une sorte d'auréole semi-spirituelle. Il est bien évident que ces conceptions néo-gnostiques ont une influence sur la conduite de la vie intérieure. En effet l'animus, tel qu'il est ici défini, est assimilé à un génie neutre de l'hypothétique monde intermédiaire. Il est bien évident qu'une telle assimilation va faciliter l'intrusion des démons dans la vie mystique.

3. Nous en sommes à énumérer les grandes réalités surnaturelles qui conditionnent le comportement de l'interlocuteur humain dans le dialogue mystique avec Dieu, et à examiner les perturbations que les erreurs de doctrine apportent dans ce dialogue. Or il est un fait essentiel qui va peser fortement sur le comportement de l'homme jusque dans sa vie intérieure, c'est la création ex nihilo.

L'Eglise a toujours enseigné que Dieu a fait apparaître l'univers là où il n'y avait rien. C'est une des plus importantes vérités de la foi. La création ex nihilo est un des éléments du Mystère de l'Incarnation puisque Dieu a créé le monde en vue de l'Incarnation. Il existe donc, entre le Créateur et la créature, un abîme qui est infranchissable pour l'homme mais qui ne l'est pas pour Dieu. En conséquence, dans la vraie mystique, le contact réel de l'âme avec Dieu ne dépend pas de l'âme mais de Dieu. L'âme est active par elle-même tant qu'il s'agit de se préparer et d'exercer sa vigilance, mais pour ce qui est de provoquer la visite de Dieu, elle est réduite à l'attente et à la passivité.

Les religions qui n'admettent pas la création ex nihilo font vivre leurs contemplatifs dans des conditions éminemment artificielles. Quand on reste à l'écart de cette vérité révélée, on est rejeté vers l'hypothèse émanatiste. Pour

les émanatistes, l'univers, et donc les âmes humaines qui en font partie, provient d'un écoulement extérieur et progressif de la substance divine. Il n'y a pas alors de solution de continuité entre Dieu et l'univers. Il n'y a que des degrés dans le processus émanatoire qui se réalise par une série de dégradations. Mais ces dégradations ne font pas disparaître l'essence divine originelle. C'est ainsi que, dans les doctrines émanatistes, l'homme possède, au fond de lui, noyé au milieu des scories corporelles, le fameux "Soi" intérieur qui est de nature proprement divine.

La vie du mystique émanatiste va donc consister à dégager le soi divin de la gangue matérielle pour le faire réapparaître. Car "nous sommes des dieux", par nature, comme le disait si bien le serpent. Il s'agit donc d'une vie mystique essentiellement active puisqu'il n'existe pas d'abîme infranchissable entre l'âme et la divinité ; il importe seulement de remonter une série de dégradations qui restent dans l'ordre de la nature. Bien qu'active, cette mystique est vaine et artificielle et elle n'aboutit pas à Dieu puisqu'elle est fondée sur un processus émanatiste qui n'est pas réel.

4 La conversation mystique entre l'homme et Dieu est encore conditionnée par une autre grande réalité, c'est la résurrection de la chair. Si notre corps doit renaître dans l'état de gloire, c'est donc que notre personne doit être reconstituée. Et si elle est reconstituée, c'est pour subsister dans l'éternel présent. La dualité entre les deux interlocuteurs, l'un divin, l'autre humain, subsistera. La participation à la vie divine est souvent appelée "fusion" parce que la vie divine, par sa suréminence, transforme et transfigure la vie humaine. Mais cette participation n'est pas une "confusion". La personnalité humaine n'est ni dissoute, ni anéantie. Au ciel, il y a fusion sans confusion.

Le chrétien continuera au ciel le "devis" qu'il aura commencé sur la terre. Il poursuivra le même dialogue avec la Trinité divine au sein de laquelle il puisera sans l'épuiser.

Les religions orientales, qui se répandent parmi nous, ne connaissent ni la Gloire, ni le Royaume (la "Bonne nouvelle du Royaume" annoncée aux Gentils). Pour elles il n'y a que l'éternel recommencement, c'est-à-dire la roue des choses. Pour acquérir le repos, il faut sortir de cette rotation sans fin. Et pour en sortir il faut s'identifier avec le principe immobile. Mais s'identifier avec le principe revient à abandonner son individualité : la personnalité humaine, prend fin comme la goutte d'eau prend fin quand elle s'immerge dans l'océan. Tel est la Nirvana. C'est tout ce que Lucifer a trouvé pour consoler ces pauvres âmes.

Dans ces religions, la vie mystique consiste donc à acquérir le goût de l'anéantissement. On y parvient, dit-on, en cultivant la "communion cosmique". Et il faut reconnaître que, dans ce domaine, ces religions ont dépensé des trésors de psychologie.

Après avoir considéré ce qui, dans la conversation mystique, concerne l'interlocuteur humain, essayons maintenant d'examiner, dans la mesure où cela sera à notre portée, ce qui concerne l'interlocuteur divin. Le Dieu avec lequel l'âme s'entretient lui est à la fois extérieur et intérieur.

1. Il est d'abord un **Dieu transcendant**. Il a établi, nous l'avons rappelé, un abîme entre lui et la créature. C'est un Dieu qui "habite une lumière inaccessible et que nul homme n'a vue ni ne peut voir" (I Tim, VI, 16).

Dans cette lumière inaccessible, il est lui-même une fournaise incandescente. Et cette incandescence est, pour l'homme de la terre, radicalement meurtrière.

"Tu ne pourras pas voir ma face, dit-il à Moïse, car nul ne peut voir Dieu et vivre". (Exode XXXII, 20).

Le simple spectacle de Dieu face à face donnerait la mort à tout homme terrestre.

Aussi Dieu va-t-il se cacher derrière un nuage pour masquer son éclat. "Je viendrai vers toi dans l'obscurité d'un nuage". (Exode XIX, 9).

Le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu de l'obscurité. Et Moïse s'approcha de l'obscurité dans laquelle était Dieu (Exode XX, 21). Non pas qu'il y ait en Dieu la moindre ténèbres, mais parce qu'il place devant lui un écran obscur pour que son éclat ne soit pas mortel. Tel est l'interlocuteur divin de la conversation mystique.

2. Néanmoins le Dieu de la vraie Religion est un Dieu qui s'approche. «Deus appropinquans ego». Il est condescendant. Aussi la théologie mystique est-elle remplie des marques de la délicatesse infinie du Dieu qui S'approche. Il vient habiter en nous. Il remplit les cœurs de Ses fidèles : «Reple cordis intima tuorum fidelium». Il est le doux hôte de l'âme : « Dulcis hospes animæ» (Séquence de Pentecôte). S'il trouve le tabernacle mystique paré comme il convient, Dieu y entrera. Le royaume de Dieu au-dedans de nous. Toute la clarté de la vie intérieure est résumée dans cette formule évangélique :

«Si quelqu'un M'aime, il gardera Ma parole et Mon Père l'aimera et Nous viendrons à lui et Nous ferons en lui notre demeure». (Jean XIV, 23).

Il y a trois livres dans lesquels nous pouvons apprendre à connaître Dieu l'Ecriture, l'Univers et nous-mêmes. Le livre intérieur est celui qui n'est jamais fermé pour personne. Non pas que notre intérieur soit divin par nature, mais parce qu'il sert de demeure à l'hôte trinitaire. Tel est le Dieu, à la fois transcendant et immanent, qui est l'interlocuteur de l'âme mystique.

Quelles vont être les modalités du dialogue mystique entre des partenaires si inégaux ?

Ce sera un débat de plus en plus animé qui aboutira à la prise de possession de l'âme par Dieu. Les maîtres de la vie spirituelle sont d'accord pour enseigner que ce processus présente trois phases principales :

la vie purgative, la vie illuminative et la vie unitive.

- A. La vie purgative commence à partir de l'âge de raison. Comme son nom l'indique, c'est une période de purification. Il s'agit, pour l'homme, de nettoyer son tabernacle intérieur afin de le rendre attirant pour Dieu. Or, on attire l'infiniment grand par la petitesse. C'est donc une phase d'anéantissement. Les Grecs lui donnent le nom de Katarsis. Elle est nécessaire dans toutes les religions et dans toutes les mystiques, même dans les religions et les mystiques lucifériennes. Car les facultés contemplatives naturelles ne pourront, par la suite, s'épanouir que moyennant cette condition préalable. Le mécanisme mystique de l'homme est ainsi qu'il lui faut une phase préparatoire d'ascèse.

Dans la religion du vrai Dieu, cette phase de vie purgative, est universellement expérimentée dans les ordres contemplatifs. Elle a fait l'objet d'observations psychologiques très fouillées. Le "Docteur mystique" qui fait autorité en la matière est incontestablement saint Jean de la Croix, en particulier dans son traité de "La Nuiy obscure". Il montre que l'âme, abandonnée à elle-même, est cependant surveillée par Dieu qui l'éduque par des humiliations, des sécheresses, et des aridités destinées à lui faire sentir la profonde réalité de son néant originel. Tout cela en vue de susciter en elle le désir d'être rattachée à l'essence divine hors de laquelle rien n'existe.

La même nécessité de purification se fait sentir dans les fausses mystiques pour ne pas enrayer le mécanisme contemplatif. L'apprenti maçon avant de subir l'initiation, doit "déposer ses métaux", c'est-à-dire se débarrasser de ses scories. Toute une partie de l'alchimie spirituelle est consacrée à la Katarsis. Les macérations orientales ont un rôle analogue. Si cette phase de purification était escamotée, ce serait l'arrêt de toute mystique. La corolle se flétrirait.

- B. La vie illuminative. A la vie purgative, si elle est menée avec persévérance, doit normalement succéder la vie illuminative. Mais cette nouvelle phase ne débute pas d'une manière brutale. Elle commence par des épisodes éphémères au cours de la vie purgative dont ils annoncent la fin. C'est au cours de cette phase illuminative que va se produire la bifurcation entre la vraie et la fausse mystique. C'est le moment où l'âme va sceller son appartenance. Car la nature de la lumière dont l'âme va être éclairée dépend de l'esprit auquel elle adhère de par sa formation doctrinale. Des auteurs aussi opposés que saint Jean de la Croix et René Guénon sont absolument d'accord sur l'importance déterminante de la formation doctrinale préalable. Pour saint Jean de la Croix il ne saurait y avoir de contact authentique de l'âme avec le vrai Dieu en dehors de la foi au vrai Dieu. Pas de vraie mystique sans la vraie foi. On comprend très bien pourquoi : Dieu est attiré dans une âme à proportion de ce qu'Il trouve la foi par laquelle il y règne déjà virtuellement. C'est la foi qui oriente la corolle vers les rayons du véritable soleil.

Si cette phase est nommée "illuminative" par les grands docteurs c'est qu'elle va se traduire par des illuminations. L'entrée de la Trinité dans l'âme, non plus surnaturellement et virtuellement, mais d'une manière expérimentale, produira avant tout des jubilations intérieures intenses avec sentiment de présence. Ces manifestations sont extrêmement variables d'une personne à l'autre, mais elles ont toutes deux traits communs quel que soit le sujet :

1) Elles consistent en une **lumière spirituelle**, le plus souvent mentale, quelquefois sensible.

2) Elles sont d'ordre **pneumatique**, c'est-à-dire qu'elles se situent, quand elles sont sensibles, au-dessus du diaphragme et plus spécialement dans les régions cordiales et cérébrales.

La vie illuminative de ceux qui n'ont pas la foi va prendre une direction tout à fait différente et partout elle va se manifester par des phénomènes psychologiques analogues. Après la phase purificatrice de la Katarsis qui l'a allégée, la corolle mystique s'est épanouie vers le monde spirituel, comme son mécanisme naturel l'y pousse irrésistiblement. Mais le bagage rationnel qu'elle porte en elle ne l'oriente pas vers le vrai Dieu. Et Dieu, n'y trouvant pas Sa marque, n'y pénètre pas. La corolle reste dans l'attente.

Qui va étancher sa soif de lumière?

Deux types d'esprits vont jouer ce rôle

1) le propre métapsychisme de l'âme, elle-même,

2) les démons qui attendent le moment propice.

Reprenons séparément ces deux cas.

1 Le métapsychisme des sujets. Nous incluons sa foi religieuse ou plutôt son anti-foi. La méditation intensive de l'âme avide de lumière est capable de déclencher le processus illuminatif.

«Aux dires de certains philosophes (antiques), cette ascension de l'esprit au-dessus et même en dehors de l'âme aboutissait à une fugitive et quelquefois fulgurante intuition de la sagesse infinie». (Vacant et Mangenot, article "Mystique").

Pour sa part, saint François de Sales écrit dans le même sens :

«Les philosophes (antiques) eux-mêmes ont reconnu certaines espèces d'extases naturelles, faites par la véhémente application de l'esprit à la considération des choses relevées (élevées)».

C'est à ce phénomène de psychologie naturelle que les Pères de l'Eglise, suivant en cela les philosophes de l'Antiquité, ont donné le nom de *Momentum Intelligentiæ*, c'est-à-dire instant de compréhension. De nos jours on l'appelle couramment l'illumination. Certains auteurs, plus rarement, lui donnent le nom "d'extase dialectique" ou "d'intuition préternaturelle". Cet épisode paroxistique de la médiation philosophique et religieuse s'accompagne parfois d'une défaillance corporelle et d'un éblouissement ce qui justifie son nom d'illumination.

2. Les démons attendent le moment propice pour pénétrer dans cette âme sans Dieu et s'y faire passer pour Dieu. Mais ils ne vont pas tous tenir la même conduite car nous savons que les anges déchus sont très différents quant à leurs pouvoirs.

Les uns, les plus élevés dans la hiérarchie, agiront sur l'imagination, toujours si vulnérable, et ils seront pour cela "déguisés en anges de lumières". Ils pourront même exciter l'intelligence par des intuitions dite "métaphysiques". En psychologues expérimentés, ils déclencheront le spasme d'illumination auquel l'âme du patient est préparée.

D'autres démons, inférieurs et plus grossiers, s'empareront de **l'Hypochondre** et mettront en route un mysticisme du type yoga, par lequel ils feront monter, jusque dans les régions cérébrales, le puissant facteur d'excitation psychique qu'est la kundalini lombaire.

Ainsi le parallélisme des deux mystiques se poursuit. La fausse mystique possède, comme la vraie, sa vie illuminative. Mais l'illumination à laquelle elle aboutit est, en réalité, un **enténébrement**. Cependant l'âme qui en est victime n'en conviendra jamais. Son intelligence est obscurcie et elle prend les ténèbres pour la lumière.

C. La vie unitive fait normalement suite à la vie illuminative. Le sentiment de la présence divine devient de plus en plus permanent et perceptible. L'âme acquiert une intimité constante avec Dieu. Voici comment saint Jean de la Croix définit la vie unitive :

«C'est une très haute et très savoureuse connaissance de Dieu et de Ses perfections ; elle éclaire l'entendement par suite du contact de ces perfections avec la substance de l'âme... Cette très subtile et délicate connaissance entre dans le plus intime de la substance de l'âme, accompagnée d'une saveur et d'une délectation auxquelles rien ne peut être comparé». (Cantique spirituel)

C'est la phase où l'âme, allégée et déjà virtuellement détachée de son corps, devenue passive entre les mains de Dieu, va être prise par l'extase. Elle va expérimenter alors les prémices de la vision béatifique ; mais les prémices seulement car son état, encore terrestre, ne lui permettrait pas de supporter la proximité de l'incandescence divine. Néanmoins la sève divine va commencer à circuler dans le sarment y produisant une impression indescriptible. Tous les mystiques sont d'accord pour dire que cette expérience ne peut pas être décrite avec les mots du langage humain.

Revenu à lui, l'extatique dira qu'il a eu l'impression d'avoir été divisé, parce que la vie divine est infiniment plus intense que la vie humaine; elle envahit l'âme si généreusement qu'elle la submerge et semble la faire disparaître. Mais cette divinisation n'est qu'apparente puisque l'extatique revient à lui.

Que s'est-il passé ?

Dieu a occupé le tabernacle mystique et il y a soudain dévoilé une incandescence si prodigieuse qu'elle est communiquée à la paroi même du tabernacle lequel est devenu incandescent, d'où cette sensation de divinisation.

Mais la personnalité de l’interlocuteur humain est restée la même ; s'il y a eu fusion de l'âme dans la chaleur divine, il n'y a pas eu confusion des deux substances.

Quand de telles transformations éphémères de l'âme se reproduisent et que la vie d'union avec Dieu devient habituelle, l'âme subit ce que l'on appelle l'union transformante. Écoutons saint Jean de la Croix nous en parler :
«L'âme acquiert un sens divin tellement différent de toute conception naturelle, qu’elle se figure marcher hors de soi. D'autres fois elle se demande si ce qui se passe en elle, n'est pas le fruit d'un enchantement ou d'une torpeur de l'esprit, car ce qu’elle voit et ce qu’elle entend l’émerveille. Tout lui paraît nouveau et inconnu bien que ces choses soient les mêmes que celles dont elle s'occupait autrefois». (*La Nuit obscure*).

La fausse mystique comporte-t-elle aussi sa "vie unitive" ?

Assurément, le parallélisme des deux mystiques, la vraie et la fausse, se poursuit jusqu'à la vie unitive inclusivement.

Mais alors avec quelle entité l'âme est-elle unie ?

Elle est unie avec les entités vers lesquelles sa foi, au plutôt son anti-foi, l'a orientée, à savoir :

1) les entités de son propre psychisme inconscient,
2) les démons qui ont occupé le vide mystique que Dieu n'a pas comblé.

La vie unitive des faux mystiques va donc s'alimenter à deux sources d'inspiration, l'une humaine et l'autre diabolique. Il est très important de se souvenir que la fausse mystique n'est jamais entièrement diabolique. Elle résulte d'une symbiose dont les proportions peuvent être extrêmement variables : tantôt c'est le mauvais ange qui domine, tantôt c'est la composante imagination humaine.

Quand c'est le mauvais ange qui est prépondérant, on peut s'attendre à des impressions du même ordre que les manifestations divines, et il sera difficile de les en distinguer. Ce seront des visions où prédomineront l'euphorie et l'élucidation des mystères célestes. Le type parfait de ce faux mysticisme est celui de Svedenborg. De nos jours, il est infiniment plus répandu qu'on ne le soupçonnerait.

Quand la composante imaginative humaine est la plus forte, l'âme trouve dans son inconscient (psychique ou cérébral) de quoi alimenter sa soif de connaissance. Mais alors nous n'avons plus affaire à une extase à proprement parler, puisque l'âme n'est plus tendue vers un objet extérieur, ni saisie par lui. C'est en se retournant sur elle-même qu'elle trouve les baies à fournir à son "pressoir mystique". Mircea Eliade, qui n'est certes pas suspect d'hostilité à l'égard de la mystique naturaliste et païenne, mais qui en est un observateur pénétrant, a donné à ce retournement de l'âme vers son propre tréfonds, le nom d'enstase, pour la distinguer de l'extase et même l'y opposer. L'enstase n'est pas autre chose que le "momentum intelligentiæ" des philosophes antiques. Elle n'est jamais exempte d'une collaboration démoniaque. Elle est une

transanse de l'esprit qui, faute de trouver une nourriture divine, recherche en lui-même un succédané.

Nous avons dû, pour rester tant bien que mal dans nos limites de place, simplifier beaucoup cette question complexe de la vraie et de la fausse mystique. Il resterait encore bien des aspects importants à exposer.

Jean VAQUIE
1987

L'ILLUMINATION INITIATIQUE

On désigne généralement sous le nom de CONTRE EGLISE l'ensemble très complexe qui comprend, à côté de la franc-maçonnerie proprement dite, toutes les sociétés de pensée et les congrégations Initiatiques qui ne lui sont pas rattachées directement mais qui s'inspirent du même gnosticisme.

Or, cette dénomination employée depuis une centaine d'années par les traditionalistes, n'est pas acceptée par les associations qu'elle entend désigner, en particulier par la maçonnerie, qui est la plus importante, et qui se désigne elle-même non pas comme la contre église, mais comme la SUPER EGLISE. Elle justifie cette prétention en faisant remarquer qu'elle enseigne une gnose où voisinent des notions païennes immémoriales et des notions chrétiennes. Elle estime détenir, d'une manière ésotérique (c'est-à-dire cachée aux profanes) le fond commun de toutes les religions exotériques (c'est-à-dire publiques) y compris la religion catholique, laquelle est ainsi à la maçonnerie ce que la partie est au tout.

Il n'est évidemment pas question pour la religion de Notre-Seigneur, de souscrire à une telle prétention et d'accepter un tel magistère occulte. Il n'est pas exact, en effet, que l'Eglise dérive du fond commun des religions. Au contraire, elle a été fondée précisément pour se distinguer de ce fond commun, pour le fuir, le combattre et en triompher à la fin. Elle conserve le dépôt de la seule Révélation Divine authentique, rigoureusement contrôlée, d'âge en âge, par des instances elles-mêmes d'institution divine.

C'est bien le terme de contre-église qui doit être maintenu pour désigner l'ensemble des sociétés de pensée et des congrégations initiatiques et particulièrement la franc-maçonnerie, et cela pour deux raisons.

- Premièrement, la franc-maçonnerie se comporte en puissance hostile à l'Eglise par le seul fait de son prosélytisme ; elle propose aux chrétiens une gnose traditionnelle et livresque contre laquelle il faut les défendre, car elle est séduisante comme contenant des vérités et en même temps dangereuse comme contenant des erreurs.
- Deuxièmement, cette organisation est le siège d'une inspiration démoniaque non plus traditionnelle et livresque, mais vivante et continuellement renouvelée. C'est ce second point que nous voudrions traiter ici très schématiquement.

Cette inspiration démoniaque de la contre-église est un sujet tout ce qu'il y a de plus controversé parce qu'elle a donné lieu à des exagérations. On a prétendu que les hautes loges étaient le théâtre de mystérieuses diableries. Il en a été beaucoup question à la fin du siècle précédent et au début du nôtre. Léo TAXIL est le plus illustre représentant de cette époque et de cette école, selon laquelle le démon apparaîtrait visiblement et personnellement dans les hauts conseils maçonniques pour y dicter sa doctrine et sa stratégie. Or. il est certain que de telles

descriptions ne correspondent pas à la réalité. Il ne se produit rien de tel dans les grades élevés de la maçonnerie. On comprend que de telles erreurs aient discrédité l'idée d'une influence démoniaque sur l'ensemble de la contre-église.

Est-ce à dire que les diableries sont totalement absentes des sociétés initiatiques ?

Ne tombons pas d'un excès dans un autre. Il s'y déroule certes de très authentiques diableries. Mais on les rencontre seulement dans des collèges pour ainsi dire spécialisés et qui, surtout, sont en marge de la grande construction maçonnique. Ce n'est pas au sommet de la hiérarchie initiatique qu'on les observe. Elles se situent latéralement.

Mais alors, où trouve-t-on trace de cette influence démoniaque vivante et constamment renouvelée dont nous venons de dire qu'elle est une des deux raisons justifiant la dénomination de contre-église ? Dans quel épisode particulier de la vie maçonnique en rechercherons-nous les indices ?

C'est au moment de la cérémonie de l'initiation qu'ils apparaissent le plus nettement. Cette épreuve est pour chaque adepte une phase de trouble et de crise, au cours de laquelle des influences spirituelles peuvent préférentiellement se faire sentir. Son âme est en quelque sorte plus fragile et plus accessible à cette période-là. De plus, l'initiation marque un tournant dans la vie mentale de l'initié : c'est un choix fait, une détermination prise, un point de départ. Si donc une emprise spirituelle est réellement prouvée ce jour-là, elle est durable pour chaque individu et importante pour l'ensemble de la secte.

Écoutons René Guénon parler de l'état d'esprit de l'initié :

> "Ce qui peut s'enseigner, ce sont seulement des méthodes préparatoires à l'obtention de ces états; ce qui peut être fourni du dehors à cet égard, c'est en somme une aide, un appui, qui facilitent grandement le travail à accomplir et aussi un contrôle qui écarte les obstacles et les dangers qui peuvent se présenter. C'est pourquoi le secret initiatique est inexprimable et incommunicable. On n'apprend pas QUELQUE CHOSE DE MYSTÉRIEUX, mais on l'ÉPROUVE (R. GUENON, *Aperçus sur l'initiation*).

Essayons maintenant de préciser les caractéristiques de ce quelque chose de mystérieux que l'on éprouve au cours de l'initiation. Pour fixer les idées, nous prendrons un exemple dans l'ouvrage d'un auteur maçonnique anonyme, intitulé *Les Authentiques Fils de la Lumière* et publié par les Éditions de La Colombe, en 1961. Écoutons-le raconter son initiation au grade de rose-croix :

> «Le Vénérable qui officie est un canal pour L'INFLUX SPIRITUEL qui agit en tout état de cause. Mais pour conserver cette efficacité, les rites doivent être scrupuleusement observés, sans aucune modification, retranchement, addition, modernisation» (p. 87).

Le "quelque chose de mystérieux" dont parle GUENON est donc décrit, par ce nouveau témoin, comme "un influx spirituel" qui agit sur l'initié par le canal du Vénérable, quelle que soit sa valeur personnelle, par la seule vertu de la fonction qu'il exerce. Efforçons-nous de préciser encore le mode d'acquisition de cet influx.

«Je jouais un rôle actif dans ces symboles et j'eus soudain UNE IMPRESSION BRÛLANTE COMME L'ÉCLAIR. En jouant ce drame sacré, "quelque chose" montait du plus profond de moi-même. Je me découvris dans un MONDE NOUVEAU où, subitement, le temps naturel était transmué en un temps sacré. Sensation qui ne peut s'analyser, mais qui reste ineffaçable... Aussi, quelle joie je ressentis en participant, cette fois, à de véritables agapes, où le Pain et le Vin créaient un LIEN MYSTIQUE entre les participants au banquet sacré. (*Les Authentiques Fils de la Lumière*, p. 98 et 99).

Nous voilà au coeur du problème. Cette impression soudaine, brûlante comme un éclair, c'est précisément ce que les maçons nomment L'ILLUMINATION. Ils lui donnent aussi quelquefois le nom d'éveil maçonnique. Elle est aussi durable qu'intensément ressentie. Elle ne s'efface plus. Le "monde nouveau" entrevu ne s'éloigne plus de la mémoire. L'initié acquiert un esprit nouveau, c'est-à-dire qu'il voit désormais la création sous un autre angle et dans une autre intention. On nous dit aussi que l'illumination et les cérémonies qui l'accompagnent créent entre les adeptes un "lien mystique", ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'elles consacrent l'appartenance de l'initié à un corps mystique c'est-à-dire à une véritable religion.

Continuons notre investigation en essayant de connaître la nature de cet influx Initiatique. L'auteur des *Authentiques Fils de la Lumière* va nous renseigner en citant une page qui n'est pas de lui, mais qu'il prend à son compte quand il affirme que jamais, à sa connaissance, l'initiation n'a été aussi magnifiquement évoquée. En voici le texte :

«Il en est qui, en certains moments donnés, ont la possibilité de se détacher d'eux-mêmes, de descendre au-delà du seuil, toujours plus bas dans les obscures profondeurs de la force qui soutient leur corps et où cette force perd son nom et son individualisation. C'est alors que l'on a la sensation que cette force s'élargit, reprend le moi et le non-moi, envahit toute la nature, substantifie le temps, transporte des myriades d'êtres comme s'ils étaient IVRES ou HALLUCINES, se représentant sous mille formes, force irrésistible SAUVAGE, inépuisable, SANS REPOS, sans limite, BRÛLÉE PAR UNE INSUFFISANCE ET UNE PRIVATION ÉTERNELLES» (*Les Authentiques Fils de la Lumière* p. 88).

Nous sommes maintenant informés avec précision sur la nature de l'esprit qui prend contact avec l'adepte au moment de l'initiation et qui le remplit de lumière. Cette force sauvage, sans repos, brûlée par une insuffisance et une privation éternelles, et capable en même temps de transporter des myriades d'êtres

comme s'ils étaient ivres ou hallucinés, cette force spirituelle ainsi définie n'est pas autre chose que l'esprit des ténèbres. Sa description, par l'écrivain maçonnique, est identique à celle que les écrivains ecclésiastiques font du démon quand ils le définissent comme un esprit d'inquiétude et d'ambition, un esprit incandescent mais privé éternellement de Dieu. Il est important de noter l'identité de ces deux définitions. L'objet décrit est le même, c'est le jugement que l'on porte sur lui et la conduite à tenir à son égard qui vont différer.

L'auteur anonyme des *Authentiques Fils de la Lumière* ne laisse aucun doute possible : l'esprit qui s'empare de l'initié, c'est bien cette force sauvage et brûlante, sans limite et sans repos, puisqu'à sa connaissance jamais l'initiation n'a été si magnifiquement évoquée. On peut donc affirmer qu'au cours de l'illumination, l'initié a été saisi par l'esprit des ténèbres.

Mais pouvons-nous franchir un nouveau pas et conclure à la réalité objective d'une influence extérieure, directe et personnelle du démon sur l'âme de l'initié ?

Ne brûlons pas les étapes. L'esprit du démon, ce n'est pas forcément le démon lui-même. L'homme, lui aussi, a la liberté et la faculté de se dresser contre Dieu de son propre mouvement. Il n'a pas absolument besoin pour cela d'une stimulation infernale. Il peut élaborer spontanément l'esprit de confusion, d'inquiétude, d'ambition et de révolte. Il peut se forger lui-même une âme de démon, ne serait-ce que par la fréquentation intempestive des auteurs gnostiques d'hier et d'aujourd'hui. C'est ce qui se produit chez le maçon studieux et passionné qui prépare assidûment son initiation. Sous l'émotion très explicable produite par le cérémonial, l'adepte, exalté par ses lectures, pourrait se trouver seulement en contact avec son propre métapsychisme. Et il est certain que c'est en partie ainsi que les choses se passent. Il ne faut donc pas se hâter de conclure à la réalité du contact direct des esprits de ténèbres avec l'âme de l'initié. Pour parvenir à une telle conclusion, il nous faudrait un supplément de preuve.

Or, il y a précisément, dans l'illumination initiatique, une part de réception extérieure. Écoutons le savant auteur des *Authentiques Fils de la Lumière* :

> «Mais nul, sauf rarissimes exceptions, ne peut s'initier lui-même. On ne peut l'être que dans une organisation qualifiée dont les rites et les mythes remontent à une grande antiquité et QUI N'EST PAS UNE CRÉATION PUREMENT HUMAINE ; laquelle association ne transmet pas une doctrine mais une INFLUENCE SPIRITUELLE» (p. 87).

Le même témoin précise encore sa pensée à quelques pages de distance :

> «C'est un des mystères de l'initiation : l'ambiance, les décors, les sens cachés et vaguement entrevue, et peut-être quelque PRÉSENCE INVISIBLE, déterminent une émotion indicible». (p. 99)

Cet auteur, indubitablement compétent et pondéré, déclare donc que l'organisation maçonnique n'est pas une création purement humaine, ce qui veut dire qu'elle est entretenue et soutenue, au moins en partie, par une inspiration ayant son siège dans le monde des esprits. Et il confirme ensuite cette notion en déclarant que, lors de la cérémonie d'initiation, une présence invisible est fort probable.

Ajoutons qu'en effet elle explique la soudaineté et l'intensité de l'émotion éprouvée qui en font une véritable expérience mystique et non pas seulement un épisode d'autosuggestion. Nous tenons la preuve que l'illumination est considérée comme d'origine externe et objective par ceux qui en ont fait l'expérience.

Mais nous sommes obligés de constater en même temps que cette influence extérieure, ils ne la donnent pas comme venant du démon. Ils n'estiment pas avoir été enténébrés. Ils disent au contraire qu'ils se sont éveillés à la lumière ou qu'ils ont été illuminés. Les maçons sursautent quand on leur parle d'influence démoniaque dans leurs ateliers. Ils sont convaincus que l'illumination initiatique est une des multiples formes de l'inspiration divine. Voici par exemple la répartie d'un maître maçon à l'un de ses jeunes compagnons :

> « ...Je vous taquine parce que parfois il faut exprimer gaiement les choses les plus graves. Mais, en fait, vous avez raison. Vous approchez même, sans le savoir, du secret essentiel de la maçonnerie. Construire certes, mais construire SELON LE PLAN DIVIN qui est a-temporel (*Les Authentiques Fils de la Lumière*, p. 124).

En résumé, cet écrivain maçonnique, qui n'est pas du tout excentrique mais très réfléchi, nous fait une triple déclaration :

1° l'illumination n'est pas une impression subjective. c'est la réception d'une influence extérieure ;

2° la définition de cet esprit coïncide exactement avec celle que les théologiens donnent de l'esprit démoniaque ;

3° l'initié juge cet esprit comme venant de Dieu.

Voilà un raisonnement dont les termes son inconciliables. Comment expliquer une si évidente antinomie ?

Elle résulte de l'application, à ce problème particulier, de la TOLÉRANCE maçonnique, c'est-à-dire de la pensée sans orthodoxie, de la pensée sans contrôle, sans magistère, de la "libre pensée".

Dans l'expérience mystique que l'initié a vécue, il n'a pas eu les moyens de distinguer le bon esprit qu'il a cru recevoir, du mauvais qu'il a effectivement reçu. Il s'est produit un phénomène connu depuis toujours par les théologiens orthodoxes et dont voici le schéma :

> quand le démon se montre tel qu'il est, il apparaît tellement effrayant qu'il ne peut séduire ni entraîner personne, si ce n'est quelques rares âmes déjà en

état d'impénitence finale et décidées à faire le mal pour le mal en connaissance de cause ; pour enrôler la masse des gens honnêtes qui distinguent encore le bien du mal, il faut que, selon l'expression classique en théologie, l'ange des ténèbres SE TRAVESTISSE EN ANGE DE LUMIÈRE.

C'est précisément ce qui se produit lors de l'illumination initiatique. L'adepte a certes l'impression d'une lumière. L'influx spirituel exerce sur lui une action analogue à celle de la lumière parce qu'il est de nature angélique.

D'après d'autres récits d'initiation, que nous n'avons pas la place de citer ici, le "quelque chose de mystérieux", la "présence invisible" est même rassurante, euphorisante et exaltante. Mais en réalité, c'est une puissance ténébreuse, puisque sa définition est celle d'une force sauvage, démesurément inquiète. Au moment de l'initiation, l'adepte se trouve confronté avec l'esprit des ténèbres travesti en esprit de lumière et il ne lui est plus possible de découvrir le travestissement. La "présence invisible" ne fait pas peur. Sa laideur n'apparaît pas. Elle demeure cachée par l'éclat de ce qui lui reste de beauté. Pour découvrir sa vraie nature, le sens naturel du bien et du mal, que l'adepte a conservé puisqu'il est un honnête homme, ne suffit plus. Il n'a pas lieu de s'exercer puisque le mal n'est pas apparent.

Pour découvrir la fausseté de la lumière initiatique, il faudrait posséder le DON DE DISCERNEMENT DES ESPRITS. Or, la mère loge en est totalement dépourvue à cause de sa tolérance. Elle s'interdit tout dogmatisme, c'est-à-dire toute discrimination entre les "valeurs spirituelles" qu'elle va glaner partout et qu'elle présente à ses disciples sur un pied d'égalité. Elle se contente de les étaler devant leurs yeux, leur laissant faire librement leur choix à titre personnel.

Le don de discernement des esprits, qui vient de Dieu, ne se rencontre que dans l'Eglise. C'est une intuition immédiate spontanée que Dieu accorde à certaines âmes pour qu'elles puissent se diriger elles-mêmes ou diriger les autres. L'évêque, quand certaines conditions canoniques sont remplies, possède aussi ce don dans l'exercice de ses fonctions. Jugeant les états mystiques, il saura dire

- ceci vient de Dieu,
- ceci vient du démon,
- ceci est douteux.

Au contraire, par la tolérance qui ne reconnaît aucune vérité absolue, la grande école maçonnique de la libre pensée s'est privée des moyens de discerner les esprits. Aussi n'est-elle illuminée que par la fausse lumière qui a son principal point d'impact dans l'initiation. Elle est soumise à une inspiration démoniaque diffuse et puissante qu’elle tient pour une inspiration divine, mais qui lui donne une place prépondérante dans les organisations de la contre-église.

Il ne s'agit donc pas d'un faux mysticisme majeur, c'est-à-dire de ces apparitions démoniaques et autres diableries dont on accusait autrefois trop légèrement les hauts conseils maçonniques d'être le théâtre. On ne rencontre dans les loges qu'un faux mysticisme mineur, à manifestations discrètes : point d'incantation, point de recherche laborieuse des états extatiques, ni rien de semblable. C'est un mysticisme mineur aussi par l'absence de tout contenu notionnel ; il n'aboutit pas à la révélation d'un arsenal d'arguments doctrinaux, mais seulement à l'acquisition d'une tournure d'esprit.

Et notons que c'est vers le bas que l'âme s'ouvre ; elle se dispose à écouter ; les auteurs en ont conscience :

> ...quelque chose montait du plus profond de moi-même... (*Les Authentiques fils de la lumière*, p. 98),

ou encore, en un autre endroit :

> …descendre toujours plus bas dans les obscures profondeurs de la force qui soutient leur corps...
>
> …puis cette force s'élargit, reprend le moi et le non-moi... (ibidem, p. 88).

C'est bien le bas qui envahit le haut. Mais c'est seulement d'une orientation qu'il s'agit. Quant aux notions explicites, constitutives d'une doctrine, c'est dans la chatoyante et luxuriante bibliothèque de la gnose écrite que les maçons les trouvent. L'initiation ouvre l'âme, l'étude l'alimente.

Notons pour terminer que l'éveil maçonnique, s'il produit sur chaque individu une impression ineffaçable comme nous l'avons appris, est du même coup très important pour la secte, car le nombre des initiations est considérable. La maçonnerie universelle en compte plusieurs dizaines de milliers par an. La lumière qui éclaire son labeur acharné est donc bien le faux mysticisme, c'est-à-dire celui qui a le démon pour inspirateur.

Jean VAQUIÉ

QUELQUES DÉFINITIONS CONCERNANT LE SYMBOLISME CHRÉTIEN

Il ne fait pas de doute que Dieu met de L'HARMONIE ENTRE LES DIVERSES PARTIES DE SES OEUVRES. Et cette harmonie, Il la met à la fois dans l'espace et dans le temps.

A. **Dans l'espace**, Dieu a mis des correspondances entre la création spirituelle et la création matérielle (entre le visible et l'invisible).

Ces correspondances entre le HAUT et le BAS sont reconnues par les auteurs chrétiens qui en tirent toutes les conséquences didactiques quelles contiennent.

Ces correspondances, qui sont dans la nature des choses, n'échappent pas aux gens de la "Contre-Eglise" qui les ont inscrites dans la "Table d'Émeraude" :

"Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut"

Il y a donc, entre les deux écoles, accord sur le principe de l'harmonie universelle.

B. **Dans le temps**, la même harmonie fait que LES OEUVRES DE DIEU APPELLENT ET SE RAPPELLENT. Le "Premier Adam" appelle le "Second". Et le "Second" rappelle le "Premier" puisqu'il se proclame "Fils de l'Homme", c'est-à-dire "postérité d'Adam".

Bref, la création physique est un reflet du Créateur. Et l'on obtient une première connaissance du Créateur en observant son reflet "symbolique" dans les créatures.

Jusque-là, les choses sont simples et le bon symbolisme demande seulement de ne pas confondre le Créateur avec son reflet.

Seulement, les choses se compliquent du fait que la création actuelle est PROBATOIRE, donc ALÉATOIRE. L'humanité libre est destinée à être jugée. Elle est mise à l'épreuve. Chaque chose de la nature est un enseignement qui peut solliciter l'homme, soit à monter vers le Ciel, soit à descendre vers l'enfer.

Chaque chose a donc un sens BÉNÉFIQUE et un sens MALÉFIQUE. C'est ainsi qu'il y a un "lion clamant dans le désert", mais aussi un autre "*lion quaerens quem devoret*". Le premier est la figure du prophète qui annonce le Messie, le second est la figure du démon.

L'ambivalence des symboles a été accentuée par la Chute qui a aggravé le sens maléfique de certaines choses. Par exemple, certains animaux sont devenus nuisibles et immondes, symbolisant les vices.

Telle est la règle générale. Elle ne serait encore pas trop difficile à appliquer, si elle était absolue. Malheureusement, cette règle de l'Ambivalence des symboles comporte des EXCEPTIONS.

C’est ainsi que le SERPENT ou le DRAGON est toujours pris en mauvaise part. Il n'y a pas de "Bon serpent" (le serpent d'airain n'est pas un bon serpent c'est la figure du Christ "se faisant" serpent bien que ne l'étant pas par nature).

C’est ainsi également que la colombe est toujours prise en bonne part. Il n'y a pas de mauvaise colombe.

La pensée symbolique va donc demander de l'INTELLIGENCE :

"*Que celui qui a de l'intelligence comprenne ce que l'Esprit dit aux Églises*". (Apoc.)

L’intelligence dont il est question ici est le don du Saint-Esprit qui permet de DISTINGUER.

- la SAGESSE unit,
- l’INTELLIGENCE distingue,
- le CONSEIL choisit ce qui a été distingué,
- la PIÉTÉ relie,
- la FORCE maintient la cohésion des parties,
- la SCIENCE explique,
- la CRAINTE se rapporte à la mort qui décompose.

Et quelle est la grande DISTINCTION qui va dominer la compréhension du symbolisme ?

C’est évidemment la distinction fondamentale entre le Bien et le Mal. Et comme le symbolisme compare des objets concrets, l’opposition fondamentale qui va guider le symbolisme chrétien, c'est celle qui concerne JESUS et BELIAL, lesquels sont deux adversaires qui ne sont pas faits pour être réconciliés, mais pour se combattre.

Autrement dit, le symbolisme chrétien est un SYMBOLISME A CLEF. La "Clef" du symbolisme chrétien, c’est Notre-Seigneur Jésus-Christ. C’est Lui qui donne l'intelligence de cet univers qui a été fait pour Lui.

"L’univers a aussi été fait par Lui, et l'on comprend qu'il y ait partout laissé Sa trace". (saint Bonaventure)

Jésus-Christ est la "Clef de David". La Clef de David "ouvre et personne ne ferme, ferme et personne n'ouvre". C’est Notre-Seigneur qui ouvre le Ciel et qui ferme l’enfer. Le symbolisme chrétien nous montre cette ouverture et cette fermeture dans les choses de l'Univers.

Ainsi par exemple : la TERRE, quand on la compare au CIEL, symbolise l'état de nature. Mais cette même terre, quand on la compare à la MER fluctuante, devient le symbole de ce qui est ferme, c’est-à-dire du FIRMAMENT.

Nous allons voir que ces considérations ne sont pas inutiles pour nous défendre contre le FAUX SYMBOLISME que "l'Adversaire" n'a pas manqué d'élaborer. Car voici ce qui s'est passé.

La pensée symbolique est une pensée nourrissante. Elle apporte à l'âme de riches éléments de méditation. Elle est apte à éveiller des idées et à alimenter la prière. C'est pourquoi la psalmodie est remplie de symboles par lesquels l'âme se repaît des "harmonies que Dieu met entre les diverses parties de ses œuvres".

Mais à cause du facteur d'appréciation, et donc d'imprécision, qu'elle met en jeu, la pensée symbolique n'a guère de valeur DÉMONSTRATIVE. Aussi les développements symboliques ont-ils été délaissés depuis la fin du Moyen Âge, parce que la théologie chrétienne s'est trouvée dans la nécessité de repousser les attaques du RATIONALISME. Délaissant les symboles, peu précis, elle a préféré le raisonnement DISCURSIF. La justification rationnelle du dogme y a gagné, certes. Mais la piété y a perdu. La Religion a été frustrée d'un lyrisme qui était pourtant nécessaire à l'âme.

Pendant que les théologiens, occupés à combattre sur le terrain de la démonstration, délaissaient le symbolisme, trop flou, l’école de pensée maçonnique s'est emparée du symbolisme, universel et, mettant à profit le caractère appréciatif de toutes comparaisons, elle a pu facilement solliciter le symbolisme dans son sens et elle en a tiré de grands bénéfices. Aujourd'hui, elle régit le symbolisme et en a fait sa propriété. Aujourd'hui, le symbolisme universel n'est plus chrétien ; il est devenu "maçonnique".

L'école maçonnique traite le symbolisme avec son esprit à elle. Et cet esprit n'est pas l'esprit d'INTELLIGENCE qui distingue et oppose JESUS et BELIAL. L’esprit maçonnique au contraire réconcilie Jésus et Bélial. Mais l'école maçonnique est POLYMORPHE. Aussi trouve-t-on chez elle plusieurs conceptions du symbolisme.

La fraction principale de l'école maçonnique va revendiquer un symbolisme SANS CLEF qu'elle va nommer le SYMBOLISME OUVERT. Sa charte sera celle de la Table d’Émeraude :

"Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut".

Dès lors l'univers "alchimique" est un univers AUTO-SIGNIFIANT et donc aussi un univers AUTO-SUFFISANT. Mais alors, cet univers rejoint la métaphysique de Lucifer qui, lui aussi, se déclare autosuffisant.

Cependant, il a toujours existé une école maçonnique proche du christianisme, qui fait profession de reconnaître le Christ comme CLEF de l'univers. C'est en particulier le cas de l'école actuelle de l'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN.

Seulement, dans ce symbolisme "ésotérique" (celui de Jean PHAURE et de Paul BARBANEGRA par exemple), c'est la double fonction de la clef qui ne va pas être respectée comme elle doit l'être. On sait que la clef de David "ouvre et personne ne ferme, ferme et personne n'ouvre".

Sans doute les ésotéristes chrétiens acceptent que le Christ, qui est proclamé la clef de leur symbolisme, ouvre le Ciel : il est en effet le sommet de la Création. Sous ce rapport on peut même, dans un examen superficiel, avoir l'impression que ce symbolisme satisfait la condition essentielle du symbolisme chrétien.

Malheureusement on constate en même temps que, pour ces "ésotéristes" la signification symbolique d'une cathédrale chrétienne coïncide avec celle du Temple d'Angkor ou de la Pyramide égyptienne : il y régnerait le même "esprit". Le Ciel est donc ouvert non seulement par le Christ, mais aussi par des divinités qui ne sont pas le Christ et qui ressemblent étrangement à Lucifer.

Quant à la fermeture de l'enfer par le symbolisme de l'ésotérisme chrétien, elle n'est que très problématique, puisque les démons, dans ce système, comme dans celui de R.Guénon, se définissent comme étant des entités du "monde intermédiaire", c'est-à-dire des êtres semi-physiques et semi-spirituels par nature.

Il y a là une perversion du symbolisme chrétien qui atteint son maximum de subtilité et qui est donc très difficile à discerner.

JEAN VAQUIÉ
Août 1990

A PROPOS DE LA CONTRE-EGLISE

Sur les difficultés de doctrine posées par l'étude de la "Contre-Eglise".

Pour faire avancer les connaissances relatives à la "Contre Eglise", nous sommes confrontés à des problèmes qui ne sont pas nouveaux quant au fond, mais qui revêtent aujourd'hui des formes nouvelles.

La génération précédente - celle de Mgr Jouin et de Léon de Poncins - les a déjà rencontrés. Mais elle était préoccupée par les modalités actuelles de ces problèmes. Elle parait au plus pressé et visait surtout ce qu'on appelait alors les "menées anti-nationales". Elle a donc négligé, par nécessité, l'infrastructure religieuse de ces menées. Nous en aurions fait autant.

Or, l'ennemi ayant progressé, c'est aujourd'hui à des "menées anti-religieuses" que nous avons surtout à faire face. Il faut donc approfondir notre champ d'investigation (nous dirions volontiers notre champ opératoire) et utiliser, par conséquent, des méthodes plus. pénétrantes.

Faisons le rapide inventaire des zones de pénétration que nous désirons explorer et des critères que nous pensons y appliquer.

I. LA DOCTRINE DES INIMITIÉS.

Les historiens de la franc-maçonnerie enseignent couramment que leurs congrégations remontent aux origines de l'humanité. On ne peut que souscrire, en principe, à une telle déclaration d'ancienneté, laquelle est en effet confirmée par les archives de l'Eglise.

L'Ecriture Sainte révèle l'existence, dès le début, d'une anti-religion. Entre ces doux traditions primordiales, l'Ecriture déclare qu'il existera toujours une INCOMPATIBILITÉ irrémédiable.

Cette incompatibilité des deux religions fait l'objet d'une révélation sans ambiguïté. C'est un véritable décret qui est contenu dans la sentence de condamnation du serpent *:*

"INIMICITIAS ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius".

"Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité". Gen. III, 15.

C'est la doctrine des deux POSTÉRITÉS et de leurs INIMITIÉS. Le mot postérité est répété deux fois dans le texte car il s'agit de deux "semences" qui n'ont rien de commun.

Les philosophes de la maçonnerie n'admettent pas cette notion d'INCOMPATIBILITÉ irréversible parce qu'ils prétendent que leurs collèges de sages sont à l'origine de toutes les religions sans exception. Et si nous pouvons souscrire au principe de l'ancienneté de la "contre-Eglise", nous sommes obligés de contester l'école maçonnique toutes les fois qu'elle mêle les sources des deux traditions et qu'elle entretient (et c'est constant chez elle) la confusion entre les deux "semences".

D'ailleurs, soumis malgré eux au décret divin, les historiens maçons pratiquent en fait la vieille inimitié et ils font une guerre implacable à la véritable Eglise de sorte que les deux religions sont, en fait comme en droit, ennemies dès l'origine.

La postérité de la femme c'est la postérité de notre Mère Eve, c'est la Nouvelle Eve, la Vierge Marie et Notre-Seigneur Jésus-Christ, signe de contradiction :

"*Signum cui contradicetur*" Luc II, 34. C'est aussi la Sainte Eglise.

La postérité du serpent, ce sont les fausses religions, la "contre-Eglise", corps polymorphe dont l'Antéchrist sera le chef arrivant en dernier, à la fin des temps.

On retrouve les deux postérités et leurs inimitiés sous de très diverses formes dans tout le patrimoine doctrinal ecclésiastique. Voici un très intéressant texte de saint Paul sur l'incompatibilité des deux calices :

"*Non potestis calice Domini bibere et calice dæmoniorum".*

"Vous ne pouvez pas boire à la fois au Calice du Seigneur et au calice des démons". I Cor X, 21.

En voici un autre où il interdit la commerce entre la lumière et les ténèbres :

"*Nolite jugum ducere cum infidelibus ; quæ enin participatio justiciæ cum iniquitate ? Aut quæ societas luci ad tenebras ? Quæ autem conventio Christi ad Belial ? Aut quæ pars fideli cum infideli* ?"

"Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles. Car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre le Christ et Belial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ?" II Cor. VI, 14-15.

Saint Louis-Marie Grignon de Montfort invoque ces inimitiés entre les membres des deux cités comme base de sa spiritualité. Mais on peut aussi l'invoquer comme critère de discernement ; par exemple, quand il s'agit d'analyser l'œcuménisme, ses fondements doctrinaux et les mobiles de ses partisans.

Si l'Eglise de la Terre est MILITANTE, c'est précisément à cause des inimitiés et des incompatibilités qui opposent les deux postérités annoncées dans la Genèse. C'est une doctrine antique, universelle et sûre que Jésus et Bélial ne sont pas faits pour s'embrasser mais pour se combattre.

C'est précisément cet esprit d'INCOMPATIBILITÉ que nous apporterons dans l'étude de la "contre-Eglise". Nous ne ferons, en cela, que correspondre à l'hostilité irrémissible des maçons "contre tous ceux qui dogmatisent" ; c'est à dire contre tous ceux qui ont la foi.

II. PLURALISME, SYNCRÉTISME ET ŒCUMÉNISME.

Les congrégation maçonniques prétendent constituer une SUPER-RELIGION ÉSOTÉRIQUE dont le rôle est d'inspirer clandestinement toutes les religions exotériques. Et elles travaillent effectivement dans ce sens. depuis de nombreuses décades.

On voit tout de suite que cette manœuvre peut donner lieu, selon le tempérament des exécutants, à deux tendances :

- Le PLURALISME qui insiste sur le particularisme des religions périphériques;
- Le SYNCRÉTISME qui veut enrichir toujours plus le fond commun des notions universelles.

De fait, les deux tendances alternent, comme une pulsation, et la manœuvre avance.

Depuis qu'à l'occasion du dernier Concile, les progressistes ont pris le pouvoir au Vatican, l'Eglise se trouve entraînée dans cette manœuvre "pluralo-syncrétique". La double tendance a déjà réalisé d'importantes conquêtes.

- Le pluralisme a constitué des églises nationales (grâce aux langues nationales dans la liturgie et aux conférences épiscopales nationales) qui évoluent désormais à des vitesses différentes et qui vont donc en se différenciant.
- Le syncrétisme a dû changer de nom pour ne pas effrayer les fidèles : on a emprunté le "œcuménisme" dont il a fallu d'ailleurs détourner la signification ; au sens étymologique, catholique et œcuménique sont équivalents, et signifient universel ; dans le nouveau vocabulaire, œcuménisme désigne un universalisme encore plus vaste que celui du catholicisme ; il est le "tout" dont le petit catholicisme d'antan n'était que la "partie" et cet "œcuménisme syncrétique" entraîne l'Eglise dans la double voie :
    - des concessions,
    - et des emprunts,

  d'abord aux confessions chrétiennes dont elle est immédiatement entourée, puis aux religions non-chrétiennes.

  Les marchandages sont en cours.

Nous voudrions faire remarquer schématiquement faute de place, que cette manœuvre pluralo-syncrétique n'est pas du tout, mais alors absolument pas conforme à la stratégie divine, laquelle opère en sens diamétralement opposé. Contentons-nous de rappeler les deux caractéristiques qui ont révélé ce plan :

- la confusion de BABEL
- et la vocation d'ABRAHAM.

A. La confusion de Babel.

L'unité de la race humaine était chose faite ; en particulier il n'y avait qu'une seule langue. Mais comme la démographie était galopante, on sentait l'imminence d'une dislocation ; d'où l'idée d'une ville capitale, d'une tour et d'un monument pour matérialiser dans l'avenir l'unité du genre humain. En apparence, rien que de très louable dans cette entreprise, puisqu'il s'agissait de maintenir à jamais une unité déjà réalisée.

C'est alors Dieu Lui-même qui intervient. Il ne veut pas de cette unité-là et Il la détruit. Le texte de la Genèse, est absolument clair et formel. Et pourquoi Dieu ne veut-il pas de cette unité ? Parce qu'elle est purement humaine :

- bâtissons-NOUS une ville,
- faisons-NOUS un monument.

Quant à la Tour, ils la font monter jusqu'au ciel bien sûr, mais c'est avec ce même zèle que saint Paul reprochera un jour aux pharisiens :

"*Je leur rends cette justice qu'ils ont le zèle de Dieu, mais il n'est pas selon la science*".

Et c'est Dieu qui opère Lui-même la distinction et la confusion des langues par une sorte de décret solennel :

"*Venite igitur, descendamus, et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui*."

"Venez donc, descendons et confondons ici leur langue, afin que chacun n'entende plus la voix de son voisin". Gen XI, 7

B. La vocation d'Abraham.

Cet épisode extrêmement important tient en trois versets : Gen XII, 1-3. Dieu Se choisit un peuple et Il le SÉPARE des autres peuples et cette séparation (qui est le complément et la contrepartie de la confusion de Babel) est définitive.

La "Vocation des Gentils", plus tard, ne changera pas cette stratégie de séparation, au contraire, elle la renforcera. Car l'Israël de l'Ancien Testament était un peuple charnel dont la séparation était "défensive" (maintenir une race pure pour former le Corps de N.S.J.C.) tandis que l'Israël du Nouveau Testament est un "peuple spirituel" destiné à former le "corps Mystique du Christ". Et l'aide de la Grâce ayant été donnée, l'Israël spirituel a une mission "offensive" de conquête.

Mais la séparation demeure. Il y aura "un seul troupeau et un seul pasteur" quand la conquête sera terminée. Il n'y a d'unité que dans la Vérité.

Il est facile de comprendre qu'une telle stratégie exclut tout "pluralo-syncrétisme", toute manœuvre de concession et d'emprunt. Catholique, œcuménique et universel ont le même sens. La religion de Notre-Seigneur est catholique parce qu'elle est faite pour toutes les Nations, lesquelles, de leur côté, sort en harmonie préétablie avec elle.

III. LES DEUX CORPS MYSTIQUES

En poursuivant notre dissection profonde, nous rencontrerons immanquablement les zones de friction entre les deux "Corps Mystiques" :

- le Corps Mystique du Christ, qu'est l'Eglise,
- et le corps mystique de l'Antéchrist.

Il s'agit ici de savoir si l'on peut appliquer ce terme de "corps mystique" à l'ensemble extraordinairement polymorphe des fausses religions, des sectes et de toutes les congrégations hétérodoxes.

Or cette application fait problème en effet. Car si la réalité du Corps Mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ est couramment enseignée (Voyez l'encyclique de Pie XII "Mystici Corporis Christi" du 29 juin 1943), celle du corps mystique de l'antéchrist ne l'est pas.

Et elle ne l'est pas pour deux raisons :

1) L'Ecole ne s'est pas prononcée sur la personnalité de l'Antéchrist, que beaucoup de théologiens présentent comme un être collectif ; ils en font le type d'un genre dont les spécimens apparaissent de distance en distance au cours de l'histoire (Antiochus, Néron, Attila, Hitler...). Il est bien évident que, dans cette hypothèse, on hésite à qualifier de "corps" un ensemble qui n'a pas une tête unique.

- Mais nous répondrons que ces spécimens d'un même genre sont plutôt des figures, mieux des préfigurations, des précurseurs de l'Antéchrist véritable et personnel, celui dont l'Ecriture annonce qu'il présidera aux tribulations finales do l'Eglise. Dans ce cas, le corps des sectes aurait bien une tête unique, bien qu'apparaissant à la fin. Justifions notre position par cette citation de saint Jean :

> "*Comme vous avez appris que l'antéchrist doit venir, ainsi y a-t-il maintenant plusieurs antéchrists*". I Jean II, 18.

Les préfigurations n'annulent pas le personnage final.

2) La seconde raison qui fait hésiter à parler de corps mystique de l'antéchrist, c'est l'état de guerre incessant qui existe entre les membres de ce corps. Où est son unité, objecte-t-on, puisqu'il se déchire.

- Nous répondrons en faisant remarquer qu'il s'agit en effet de ce "royaume divisé contre lui-même" dont nous parle le Divin Maître. C'est bien un "royaume" mais son unité est négative ; elle est faite de la haine envers l'ennemi commun qui est Jésus ; les membres ne se réconcilient que sur le dos du "Juste". Et il est "divisé contre lui-même" parce que le démon gouverne par la rivalité des membres ; c'est même un de ses grands principes de gouvernement.

Nous aurons donc des arguments à apporter en faveur de l'existence d'un véritable "corps mystique de l'antéchrist", monstrueux sans doute, mais antagoniste de celui du Christ. Nous profiterons de ce que la matière est théologiquement libre.

Une réponse affirmative à cette question est d'autant plus nécessaire que nous y sommes invités par les maçons eux-mêmes. Ils présentent, en effet, l'initiation comme ayant, entre autres effets, celui d'introduire l'adepte dans un corps spirituel, dans une institution spirituelle immémoriale ; et ils font même, de cette incorporation, une des conditions de la validité de l'initiation. Ils ressentent donc réellement l'existence d'un corps spirituel. La question que nous avons abordé ici n'est donc pas oiseuse.

IV. LA VRAIE ET LA FAUSSE MYSTIQUE

L'appréciation de la limite entre la vrai et la fausse mystique est très difficile. Et pourtant on en a constamment besoin quand on étudie les sectes.

Le commerce de l'âme humaine avec le monde des esprits par les voies particulières de la mystique (voies différentes, en intensité et en nature, de la simple élévation de l'âme... par l'oraison), ce commerce joue un rôle considérable dans la vraie comme dans la fausse religion. On rencontre même la fausse mystique à l'origine des doctrines philosophiques ("illumination" de maints philosophes). On la retrouve jusqu'à l'origine de certaines découvertes scientifiques. Il y a là toute une zone que nous ne pouvons pas nous abstenir d'explorer, puisque c'est par elle que les doctrines démoniaques pénètrent dans la Société.

Le monde des esprits, en effet, est divisé en deux camps : celui des esprits fidèles et celui des esprits réprouvés.

Chaque fois qu'un sujet (un tribun, un savant, un philosophe, un moine ou un simple membre du *vulgum peccus*) reçoit une inspiration mystique, à un degré quelconque, la question se pose de savoir quelle en est l'origine.

Ce sujet a-t-il été mis en communication avec son propre métapsychisme (dans ce cas il est à la fois inspiré et inspirateur), ou bien avec un bon esprit, ou avec un mauvais ? Ou encore, ce phénomène est-il complexe ?

Ce problème se pose à nous à chaque pas. C'est celui du DISCERNEMENT DES ESPRITS. Or la faculté de discernement est un charisme. Et la Providence ne distribue pas ce don très largement. L'Évêque même en l'absence de don personnel, jouit ipso facto de la faculté de discernement quand, dans l'exercice de ses fonctions et moyennant le respect des formes canoniques, il examine une cause surnaturelle. Dans ce cas, Dieu lui doit Son assistance et Il la lui donne évidemment.

Malheureusement, l'Évêque moderne, pour toutes sortes de raison, s'abstient d'examiner canoniquement les causes surnaturelles qui lui sont soumises. Elles évoluent dès lors d'une manière anarchique et exubérante, et faute de protection, la plupart se polluent irrémédiablement.

Or l'histoire des sectes est pénétrée de fausse mystique. Elle est un tissu d'extases qui, pour être fausses n'en impriment pas moins des orientations fort précises. Impossible donc d'exposer intelligemment cette histoire si l'on s'interdit toute appréciation, toute estimation, tout jugement de valeur sur le sens de ces orientations et donc sur la nature de la mystique qui est à leur origine. Est-elle authentique et vient-elle donc du Ciel. Ou bien est-elle fausse et vient-elle du "trou de l'abîme"?

Pour répondre à cette question, qui revient sans cesse, il y a toujours eu deux recours : une attitude a priori et un examen a posteriori.

- L'attitude a priori, c'est ce que appelle "la finesse de l'ange". C'est cette position de méfiance qui évente le mal partout où il est, mais sans en faire l'expérience ; on en reste l'observateur extérieur. Elle exclut donc la curiosité expérimentale laquelle aboutit toujours à l'enlisement. Celui qui par exemple, veut se mêler aux occultistes pour les mieux connaître, abandonne par le fait même son indépendance d'esprit comme observateur vraiment objectif.
- L'examen a posteriori est celui des fruits : "Vous les reconnaîtrez à leurs fruits". C'est ainsi, par exemple, que nous pourrons examiner les fruits du pentecôtisme d'aujourd'hui :

"*Nolite omni spiritui credere sed probate spiri us si ex Deo sint*".

"Ne croyez pas à tout esprit mais voyez, par l'épreuve, si les esprits sont de Dieu". I Jean IV, 1

V. LA NATURE DU PAGANISME ANTIQUE ET MODERNE

Une autre série de problèmes nous attend : dans quelle mesure le paganisme antique est-il le culte des mauvais esprits et dans quelle mesure renferme-t-il des vestiges de la Religion Primordiale révélée à Adam et aux patriarches qui se succèdent jusqu'à Abraham ? Essayons de répondre à ces deux questions.

Faisons une première constatation : les dieux du polythéisme antique sont indubitablement des démons. Citons quelques-uns des nombreux textes de l'Ecriture que l'on peut invoquer dans ce sens.

- "*Quoniam omnes dii gentium dæmonia*".

"Car tous les dieux des nations sont des démons". Ps xcv, 5.

- "*Et commisti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum ; et servierunt sculptilibus eorum et factum est illis in scandalum. Et immolaverunt filios suos et silias suas dæmoniis*".

"Ils se mêlèrent aux nations, et ils apprirent leurs œuvres. Ils servirent leurs IDOLES qui furent pour eux un piège. Ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux DÉMONS." Ps cv, 35-37.

- "*Provocaverunt eum in diis alienis, et in abominationibus ad iracundian concitaverunt. Immolaverunt dæmoniis, ut non Deo, diis quos ignorabant*".

"Ils ont excité la jalousie de Dieu par des dieux étrangers ; ils L'ont irrité par des abominations ; ils ont sacrifié à des DÉMONS qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas". Deut. xxxii, 16-17.

- "*Sed quæ immolant gentes, dæmoniis immolant, et non Deo. Nolo autem vos socios fieri dæmoniorum*".

"Mais ce que les païens immolent, c'est à des DÉMONS qu'ils l'immolent, et non à Dieu. Or, je ne veux pas que vous vous fassiez les associés des DÉMONS". I Cor x, 20.

Une première constatation donc : le culte des idoles est fondamentalement un culte rendu à des démons. Les vaticinations des devins sont imprégnées de fausse mystique. Ce sont de fausses révélations qui ont élaboré les religions antiques.

Voilà donc l'homme païen adorant des puissances spirituelles déchues. Ces puissances spirituelles, il va les retrouver à l'intérieur de lui-même : ce sont les VICES. La même idole va donc représenter un démon extérieur et un vice intérieur. Chaque homme reconnaîtra en lui une divinité intérieure, un Apollon ou un Mercure ; chaque homme possédera sa Cybèle intérieure ou son Astarté. Les vertus, elles aussi, ont été divinisées. Elles se sont transformées en vices par le fait de leur divinisation qui leur a fait perdre leur "discrétion", c'est-à-dire leur équilibre réciproque. Bref, les païens ont divinisé les vices et ils les ont adorés.

Le culte polythéique de l'Antiquité est donc simultanément celui des mauvais esprits et celui des hommes devenus mauvais esprits. Nous retrouvons aujourd'hui cette dualité de nature, non seulement dans les cultes païens qui sont des survivances de l'Antiquité (comme c'est le cas, par exemple, du culte Vaudou), mais encore dans les élaborations religieuses modernes qui cherchent à allier l'adoration des forces intérieures de l'homme avec celles des puissances cosmiques.

Dans quelles mesures maintenant puisque c'est la deuxième sous-question de notre problème, le paganisme contient-il des vestiges de la Religion Primordiale révélée à Adam et aux Patriarches qui se sont succédés jusqu'à Noé puis à Abraham ? Contentons-nous ici de poser la question, sans y répondre pour l'instant car elle est complexe. D'autant plus complexe que le paganisme renfermait, non seulement, des traces du monothéisme original (encore faut-il savoir lesquelles) mais encore des influences judaïques.

Par ces vestiges très anciens et par ces influences plus récentes, Dieu préparait les Gentils à recevoir la Religion du Verbe Incarné, le jour venu. Et si le paganisme, en tant qu'il est la religion des démons, s'est insurgé contre Jésus, en revanche il avait conservé suffisamment de bons éléments pour comprendre une prédication nouvelle qui se rattachait à sa propre antiquité. Il avait, en particulier, conservé l'intelligence du sacrifice propitiatoire, c'est-à-dire du mécanisme par lequel on charge la victime des maux dont on veut se débarrasser (le bouc émissaire). Cette intelligence permit aux païens de comprendre un processus identique, celui de la Rédemption.

Saint-Paul trouva, chez les Athéniens, ces vestiges et cette nostalgie :

"*Viri Atheniensis, per omnia quasi superstitiosores vos video. Praeterieus enim, et videns simulacra vestra, inveni et aram in qua scriptum erat : Ignoto Deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis*".

"Athéniens, je vous vois en toutes choses excessivement religieux. Me promenant et regardant vos statues, j'ai trouvé un autel avec cette inscription : Au Dieu Inconnu. Ce que vous honorez sans le savoir, c'est cela que je vous annonce". Actes, XVII, 22-23.

Il n'est pas sans intérêt d'analyser le plus profondément possible la nature complexe du paganisme antique au moment où nous allons avoir à analyser aussi toutes sortes de syncrétismes et de gnoticismes dans la composition desquels le vieux paganisme n'est certes pas absent.

VI. LA NATURE DE L'INITIATION.

Un problème très délicat va encore se présenter : celui de la nature de l'Initiation.

Il ne fait aucun doute que toutes les fois qu'il y a MYSTÈRE, il y a bien INITIATION. Ce qui est mauvais ou bon, ce n'est pas l'initiation proprement dite, c'est le mystère auquel on adhère par l'initiation.

Or, il y a les "Mystères d'En Haut" et les "Mystères d'En-Bas".

L'initié maçonnique, qui est "illuminé" de la fausse lumière, est introduit dans le monde des ténèbres de l'esprit, il va aller d'illusions en illusions ; il est entré dans les "Mystères d'En-Bas".

Mais il ne fait aucun doute que le chrétien reçoit au Baptême une incontestable initiation. Les deux autres Sacrements qui impriment dans l'âme un caractère indélébile, c'est-à-dire la Confirmation et l'Ordre, sont-ils les degrés ascendants de cette initiation chrétienne ? C'est une question intéressante que nous ne ferons que mentionner ici.

La notion d'initiation chrétienne est très ancienne et très sure. On comprend très bien que l'acquisition d'un caractère indélébile comme celui du Baptême ne soit pas la simple adhésion mentale à une doctrine. C'est une opération qui a quelque chose de divin et de mystérieux : une souillure est lavée, une marque d'appartenance est imprimée. Et on comprend aussi que le mot d'initiation lui convienne car la filiation adoptive dans la famille de Dieu qui s'est réalisée, ne l'est d'abord qu'en droit ; c'est un simple commencement (*initium*) ; elle ne le deviendra en fait que lorsqu'elle aura porté ses fruits, c'est-à-dire fait ses preuves. Jusque là tout est clair.

Seulement voilà ! Les hérésiarques de la contre-Eglise (et surtout son invisible grand-maître) ont amené la confusion entre l'initiation aux mystères d'En-Haut et celle aux mystères d'En-Bas. Tantôt ils réclament l'équivalence entre les deux initiations. Tantôt, et c'est le plus souvent, ils subordonnent l'initiation chrétienne à la leur qu'ils déclarent antérieure dans le temps et supérieure en hiérarchie. Ils ont ainsi jeté sur le mot et sur la chose un tel discrédit que les chrétiens, par prudence, ont abandonné le mot :

"Pratiquez-vous l'initiation ! Vous êtes du mauvais côté

- Repoussez-vous tout ce qui est taxé d'initiation ! Alors vous êtes à l'abri du danger".

Cette prudence, il faut la reconnaître, a rendu de grands services en maintenant les fidèles à l'écart de la confusion qui était précisément recherchée par les sectes. Mais il est souhaitable aujourd'hui d'aller au fond des choses et de poser en principe que ce qui est mauvais, ce n'est pas l'initiation en elle-même mais le mystère ténébreux auquel, de fait, on adhère dans les "congrégations initiatiques".

VII. LE PROBLÈME DE L'ÉSOTÉRISME.

Les diverses congrégations initiatiques dont l'ensemble forme ce que l'on nomme la "contre-Eglise" dispensent à leurs adeptes un enseignement ÉSOTÉRIQUE, c'est-à-dire caché. D'après l'étymologie, ce mot, d'origine grecque, signi-

fie "intérieur" (il s'oppose à "exotérique" qui veut dire "extérieur", c'est-à-dire public et officiel).

Une doctrine mérite le nom d'ésotérisme, au sens étymologique, dès lors qu'elle n'est pas destinée au grand public et donc qu'elle est réservée à un collège et cela quelque soit son contenu substantiel. On peut donc imaginer, théoriquement tout au moins, un ésotérisme catholique réservé aux fidèles et caché aux profanes, comme aussi bien un ésotérisme luciférien réservé aux adeptes et caché aux chrétiens. Dans les deux cas, le mot d'ésotérisme est utilisable au sens étymologique, puisqu'il s'agit d'un même mode de diffusion restreinte.

Le problème de l'ésotérisme va se décomposer en deux sous-questions :

- Le mot "ésotérisme" a-t-il conservé son sens étymologique dans le langage moderne courant ?
- Peut-on qualifier la doctrine chrétienne d'ésotérique :
    - soit au sens étymologique
    - soit au sens courant

Nous verrons pour finir que ce problème ne saurait être négligé car il se trouve de nombreux ennemis de l'Eglise qui l'ont gravement embrouillé pour tirer bénéfice de la confusion.

Commençons donc par chercher le sens courant du mot en litige dans un dictionnaire moderne :

ESOTERISME : (du grec eseterikos - intérieur)

"qui est enseigné aux seuls initiés"

- Les disciples de Pythagore auraient été divisés en *exotérique* et *ésotérique* ; les premiers, simples postulants, les seconds initiés complètement à la doctrine du maître.
- Chez Platon et Aristote, les termes *ésotérique* et *exotérique* ne s'appliquent plus aux personnes mais seulement aux doctrines. Il y aurait eu, chez Platon, une double philosophie : une accessible à tous et exposée sous la forme des "Dialogues" que nous connaissons ; l'autre, plus technique, réservée aux seuls initiés. Aristote, lui-même, divise ses ouvrages en *ésotériques* ou "acroanatiques" et en *exotériques*. Les commentateurs admettent que cette distinction ne porte ni sur les questions, ni sur leurs solutions, mais sur la forme et les procédés d'exposition. Dans les ouvrages *exotériques* on ne donne que les arguments les plus clairs ; on réserve pour les ouvrages *ésotériques*, les plus obscurs qui sont quelquefois les plus décisifs.

Cette idée d'une doctrine mystérieuse réservée aux initiés a séduit bien des esprits et, de nos jours, se sont constituées de nombreuses sociétés *ésotériques*.

SCIENCES OCCULTES. On nonne "science *ésotérique*" la partie mystérieuse de la science cabalistique dont les mages avaient le dépôt et qu'ils ne révélaient qu'aux initiés après qu'ils eussent subi les épreuves rituelles. Les manuscrits qui en renferment les éléments sont connus sous le nom de clefs ou clavicules. Cet enseignement était donné d'une façon orale ou manuscrite, il comportait notamment la clef du tarot, l'explication des arcanes et des traditions de la cabale et de la magie, le rite des mystères sacrés... etc... Les secrets ou prétendus secrets de l'alchimie, par la connaissance desquels on confère à l'initié les pouvoirs magiques, font aussi partie de l’enseignement ésotérique.

Cette définition, prise dans le dictionnaire Larousse, n'ignore certes pas le sens étymologique, utilisé autrefois par les philosophes grecs. Mais elle montre qu’aujourd’hui le mot "*ésotérisme*" s'est chargé d'un contenu substantiel de type occultiste dont il est impossible de le débarrasser.

Nous avons donc répondu à la première sous-question que nous nous sommes posés.

Avant de répondre à la deuxième sous-question, nous allons nous demander pourquoi le terme qui nous occupe s'est ainsi dégradé et surchargé d'un contenu mauvais.

La "contre-Eglise" initie ses adeptes (c'est une notion de base) aux Mystères d'En Bas. Elle s'efforce de les entraîner dans le chœur des démons ; telle est sa véritable finalité ; mais cette finalité est contraire non seulement à. l'ordre de la NATURE, mais à l'ordre de la GRÂCE.

Elle est contraire à la nature. On ne peut la dévoiler à aucun homme, même non-chrétien ; les véritables dieux du paganisme sont des démons lesquels sont "homicides dès le commencement" ; ils sont donc repoussants pour tout homme et même terrifiants quand ils montrent leur vrai visage ; aussi les dieux du paganisme étaient-ils travestis en hommes ; les véritables maîtres se dissimulaient ; d’où l’ésotérisme des "mystères païens".

La véritable finalité de la contre-Eglise est en contradiction avec l'ordre de la Grâce inauguré par l'avènement du christianisme ; la dissimulation du véritable but est donc encore plus nécessaire que sous le régime païen ; car il ne s’agit plus de dissimuler le véritable maître ; il faut que l'adepte, qui est donc chrétien au départ, change de maître ; il faut même lui faire adopter un mauvais maître après en avoir connu un bon . Si on lui dévoilait d'emblée le vrai but, il refuserait d'y aller ; on va lui présenter une doctrine travestie, compliquée, cachée, en un mot ésotérique, qui doit opérer en lui un renversement complet.

Telle est, depuis la fondation de l'Eglise, la raison psychologique profonde du "chiffrement" des doctrines anti-chrétiennes ; elles ne peuvent pas se montrer telles qu'elles sont parce qu'elles proviennent du "puits de l'abîme".

C'est ainsi que l'ésotérisme, qui a pu, en effet, servir autrefois de méthode didactique aux anciens philosophes, s'est prodigieusement chargé, déjà à la fin de l'antiquité, mais surtout depuis le commencement de l'ère chrétienne, d'un contenu substantiel véritablement luciférien.

Nous pouvons maintenant répondre à notre deuxième sous-question : peut-on qualifier la doctrine chrétienne d'ésotérique, soit dans le sens étymologique, soit dans le sens courant actuel ?

On peut éliminer tout de suite le sens courant actuel. La Religion de Notre-Seigneur n'est évidemment pas ésotérique dans le sens défini par le dictionnaire, qui est chargé d'occultisme, de magie et de tous les faux-semblants de la pensée infernale.

Voyons maintenant si elle ne recèlerait pas un certain ésotérisme en sens étymologique du mot, c'est-à-dire une progressivité didactique. S'il existe un enseignement réservé, il peut se dissimuler dans deux ordres de relations :

- les relations extérieures de la Religion avec les profanes,
- les relations intérieures des fidèles avec la hiérarchie.

Dans les relations de la Religion avec les profanes de l'extérieur, Notre-Seigneur a affirmé Lui-même à plusieurs reprises que Sa doctrine était publique et non pas cachée. Contentons nous de citer ici les trois principaux textes dans ce sens :

- "*Et Il leur disait : apporte-t-on la lampe pour la mettre sous la boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur le candélabre ? Car il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté, et rien n'est demeuré secret qui ne doive venir au jour*". Marc IV, 21-22
- "*Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le au grand jour, et ce que vous entendez à l'oreille, publiez-le sur les toits*". Math. X, 27
- "*Le grand-prêtre interrogea donc Jésus sur Ses disciples et sur Son enseignement. Jésus lui répondit : C'est publiquement que J'ai parlé au monde ; J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple où tous les juifs se ressemblent, et Je n'ai point parlé en secret*". Jean XVIII, 19-20..

Il n'y a donc dans notre religion, aucun secret institutionnel, aucun ésotérisme collégial. Le Credo des douze Apôtres ne contient pas de clauses confidentielles et toutes les "vérités de précepte" qui en en sont sorties par la suite s'imposent à tous, ouvertement Elles sont les mêmes pour les savants et pour les humbles. Les humbles semblent même n'être pas les plus mal partagés, puisqu'il est écrit :

"*Je vous rends grâce, Seigneur, de ce que Vous avez caché ces choses aux puissants et aux sages et de ce que vous les avez révélées aux humbles*". Math, XI, 25.

La Religion de Notre-Seigneur ne craint donc pas la publicité, la divulgation. le prosélytisme, lui est recommandé :

"Allez, enseignez toutes les Nations…" ;

"...Prêchez à temps et à contretemps…"

Mais une recommandation de sens contraire lui est également faite, aussi universellement connue que les précédentes :

"*Nolite dare sanctum canibus*... " Math VII, 6.

"Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se retournant, ils ne vous déchirent".

Que faut-il entendre par "sanctus" (ce qui est saint) ?

Tous les commentateurs sont d'accord pour dire que ce sont les sacrements mais aussi les vérités Évangéliques.

Et que faut-il entendre par "chiens" et "porcs" ?

Ce sont les hommes gravement indignes et surtout endurcis, ceux dont nous dirions aujourd'hui qu'ils ont dépassé la limite de réversibilité, qu'ils sont irrécupérables. Les chrétiens rendront compte des trésors redoutables dont ils ont la garde. Si l'Eglise ne craint pas les divulgations, elle craint les profanations.

Mais peut-on donner à cette crainte et aux précautions qu'elle justifie le nom d'ésotérisme, entendu au sens de procédé didactique ?

Il faut bien reconnaître que ce n'est pas l'usage. Il s'agit plutôt, en effet, d'une discipline que d'un secret.

Examinons, après cela, si un certain ésotérisme ne se glisserait pas dans les relations des fidèles avec la hiérarchie ?

Nous pouvons répondre d'emblée par la négative. Il n'existe pas de collège ésotérique dans l'Eglise catholique ce qui est facile à comprendre après les préceptes évangéliques que nous venons de citer. "Je n'ai pas enseigné en secret".

Il nous reste une zone à explorer, celui de la doctrine car elle présente des chapitres extrêmement difficiles à comprendre et dont l'intelligence semble réservée à une élite. Expliquons-nous sur ce point.

C'est un vieil adage que l'homme peut trouver Dieu dans trois livres :

- la Bible,
- la Création,

- et lui-même (ce livre-là n'étant jamais fermé pour personne).

Or la Bible présente une foule d'OBSCURITÉS RELIGIEUSES. Beaucoup de ses Livres sont très difficiles à comprendre ou ne peuvent l'être que par des clercs extrêmement érudits : par exemple les "Prophètes", le Livre de Job, le "Cantique des Cantiques" dont l'exégèse est si épineuse, certains Psaumes, dont certains sont encore totalement incompréhensibles... etc ...

Ces obscurités, jointes à celles dos Trois Grands Mystères (Trinité, Incarnation, Rédemption) constituent-elles un ésotérisme à proprement parler ?

Sans doute, la Hiérarchie se réserve de fournir, de l'Ecriture Sainte, un commentaire autorisé, parce que l'interprétation des Livres Saints requiert absolument l'inspiration du Saint-Esprit, qui est donnée en vertu des Promesses d'Assistance. Mais ce commentaire interprétatif n'est pas tenu secret, bien au contraire, il est élaboré par l'Autorité Doctrinale, mais il ne reste pas son domaine réservé.

Le "Livre de la Création" pose un problème un peu plus subtil. La nature matérielle, en effet, est un manteau qui révèle l'existence de Dieu mais qui, en même temps, le dissimule. Elle est constituée par une grande quantité d'œuvres distinctes dans lesquelles le Créateur a mis des ressemblances avec Lui et entre lesquelles Il a mis de l'harmonie. Elle est formée d'une succession de reflets décroissants que l'on appelle des symboles.

Quand on parvient à remonter la chaîne des symboles, on peut deviner le modèle qui est à l'origine de tous. Dans le déroulement du temps, les œuvres de Dieu se rappellent et s'annoncent les unes les autres. Le Symbolisme de la Création n'est pas un simple procédé d'enseignement utilisable par des poètes imaginatifs ou des lecteurs habiles. Il tient à la nature des choses. Il est le résultat de l'harmonie que Dieu met entre les diverses parties de ses œuvres.

Or ces correspondances, ces reflets, ces ajustements harmonieux sont difficiles à apercevoir ; ils sont les uns lumineux, les autres véritablement obscurs ; ils ne sont pas également saisissables par tout le monde. Mais la perception du symbolisme n'est interdite à personne ; elle est même recommandée comme étant une des sources de la connaissance de Dieu. On ne peut donc pas dire qu'il y ait là un ésotérisme au sens courant du dictionnaire.

Nous pensons maintenant avoir répondu à la question que nous nous sommes posé : "Peut-on qualifier la doctrine chrétienne d'ésotérique, soit au sens étymologique, soit au sens courant ?"

La réponse est négative. Certes, notre religion recèle les obscurités que Dieu a mises Lui-même dans le Livre de la Révélation et dans celui de la Création, mais il s'agit :

- ni d’un ésotérisme de travestissement comme celui que l’on rencontre dans les congrégations initiatiques de la contre-Eglise,
- ni d'un ésotérisme délibérément introduit pour des raisons didactiques par un collège sacerdotal.

De plus, la méditation des obscurités de l'Ecriture et des symboles de la nature introduit dans les mystères d’En-Haut, comme un exemple va nous le montrer :

au moment de la Crucifixion, il se fit des ténèbres de la sixième à la neuvième heure et Notre-Seigneur expira à la neuvième heure.

Quelles sont donc les harmonies que ces précisions numériques veulent nous faire comprendre ?

- Le chiffre 6 est celui sous lequel Adam a été tiré du limon de la terre, le "Sixième Jour" ; or, au calvaire, Notre-Seigneur lave la faute du sixième jour avec le Précieux Sang ;
- quant au chiffre 9 il est celui de la Sainte Trinité (3 x 3) ; ce chiffre 9 préside à la mort du "Fils de l’homme" parce que :
  - "Nul ne peut voir Dieu et Vivre",
  - "*Nursumque ait : Non poteris videre faciem mean ; non enim videbit ne homo et vivet*."

"Tu ne pourras pas voir Ma face, car l’homme ne peut pas me voir et vivre". Exode XXXIII, 20

Il y a dans ces deux chiffres, 6 et 9, des ténèbres de la Passion, un symbolisme d'une précision, d'une richesse et d'une majesté extraordinaire. Mais on n'est nullement forcé d'y adhérer, même d'y être sensible. Il n'y a pas là une vérité de précepte mais un supplément de conviction que certains saisissent et d'autres pas.

Mais peut-on parler d'un ésotérisme ?

Il n'aurait à coup sûr pas le contenu substantiel de celui des mystères "d'en-bas".

Si nous avons exposé si longtemps les données de ce problème de l'ésotérisme, c'est que les écrivains de la contre-Eglise multiplient les ouvrages sur "le symbolisme caché de la Religion Chrétienne". Citons en seulement trois pour nous limiter :

- de René Guénon : "Le Symbolisme de la Croix" ; "L’ésotérisme de Dante"
- de Julius Evola "Le mystère du Graal"

Résumons ainsi leur raisonnement. S'adressant aux chrétiens, ils leur disent en substance :

"Vous avez rationalisé votre religion. Vous avez perdu le sens de vos symboles. Mais nous, nous les avons conservés. Ils sont contenus dans notre ÉSOTÉRISME. Nous pouvons vous les réapprendre. Venez les y redécouvrir".

Faut-il répondre à cette invitation ?

Certes pas. Car sans doute, nous retrouverions les symboles chrétiens dans l'ésotérisme de la contre-Eglise, mais revêtus d'un sens détourné, ambigu, apte à entretenir la confusion.

Nous avons tout ce qu'il nous faut sans changer de camp. Le patrimoine doctrinal de l'Église contient déjà de surabondantes méditations sur les difficultés de l'Ecriture et sur les symboles de la Création. Le Trésor n'est pas caché ; tous les baptisés y ont accès.

VIII. LES DIFFICULTÉS DE LA KABBALE.

La synagogue des Juifs, comme l'est maintenant l'Église des Gentils, était autrefois gardienne de l'ECRITURE et de la TRADITION.

L'Ecriture s'est conservée dans une fidélité parfaite ; on ne peut pas dénier aux Juifs le respect scrupuleux de la "lettre".

Mais la Tradition, ou Kabbale, a été profondément polluée. Notre-Seigneur reprochait souvent cette dégradation aux prêtres ; un seul exemple nous suffira ici, mais il y en aurait bien d’autres :

> "*Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de VOTRE TRADITION*." Math, XV, 2-3.

La Tradition contenait à l'origine des textes vénérables dans lesquels on avait reconnu des vestiges de Révélation divine, mais qui n'avaient pas été incorporés, pour une raison ou pour une autre, aux recueils canoniques ; on y trouvait des récits historiques, des prières, des écrits mystiques, des compilations jurisprudentielles dont certains jugements rendus par Moise lui-même. Il est sûr que cette réserve documentaire serait précieuse, aujourd'hui encore, si on pouvait la reconnaître au milieu du reste.

Mais la Tradition s'est surchargée et amplifiée démesurément par la suite, incorporant des légendes et des commentaires où se sont glissées des notions païennes et des données mystiques incontrôlées.

Et tout cela s'est transmis en bloc, le bon comme le mauvais en vrac, sous le nom de Kabbale. Les traces de Révélation y sont désormais noyées dans une littérature toute humaine et d'ailleurs exubérante. On comprend la méfiance à priori qu'elle a inspirée aux gens d'Eglise et aux défenseurs de l'ordre.

Néanmoins faut-il repousser en bloc et sans examens la TRADITION religieuse des Juifs contenue dans la KABBALE ? Ou bien est-il possible, au moins en principe, d'en extraire les éléments authentiques s'il s'en trouve ?

Quelques penseurs d'origine chrétienne, surtout au XVIè siècle, ont essayé d'isoler de cette masse les éléments authentiques qui y figurent dès l'origine et de reconstituer une "Kabbale chrétienne". Ces tentatives,. sur lesquelles il faudra revenir, furent décevantes. Elles englobaient dans leur reconstitution des données issues du paganisme, du panthéisme et de la fausse mystique. Depuis, la Kabbale figure, avec la Gnose, dans le grand réservoir d'alimentation des doctrines maçonniques.

Ces exemples confirment la difficulté d'opérer cette discrimination. Bien que la Kabbale contienne des restes d'authentique tradition, la méfiance classique à son égard est parfaitement justifiée.

Il n'en est pas moins vrai que cette discrimination se révélerait tout-à-fait souhaitable dans l'hypothèse de la conversion des Juifs que saint Paul nous laisse espérer avant la fin des temps.

CONCLUSION

Ce rapport préliminaire n'a fait qu'énumérer des problèmes, esquisser des méthodes, annoncer des études plus approfondies. Nous voilà donc amenés à fréquenter la terrible zone de contact entre les deux armées ennemies, entre les deux "postérités".

C'est là que, par un travail de clarification, nous voudrions éventer les ruses de l'adversaire, persévérant ainsi dans la ligne tracée par saint Paul quand il écrivait aux Corinthiens :

> "*Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers astucieux qui se déguisent en apôtres du Christ. Et ne vous en étonnez pas, car Satan lui-même se travestit en ange de lumière*'.' II Cor. 13-14

Nous ne sommes pas les premiers et ceux qui nous ont précédés nous ont laissé des méthodes d'investigation qui ont fait leurs preuves. Il faudra cependant y rajouter quelques règles en rapport avec la phase du combat où nous sommes.

L'armée ennemie a d'abord entamé la société civile : c'est sur ce théâtre d'opérations que nos devanciers ont eu surtout à combattre. Les critères relatifs aux formes des organismes subversifs leur ont suffi ; ils les identifiaient à leurs apparences extérieures. et c'était déjà très bien. Observait-on des traces d'initiation ou de Kabbale, et d'emblée l'organisme examiné était réputé malade. Il faut

reconnaître qu'avec ces critères, ils n'ont pas commis de graves erreurs d'appréciation, dans le combat plutôt politique qu'ils ont eu à mener.

Aujourd'hui, la "contre-Eglise" a envahi la société religieuse et travaille à confondre ses doctrines et ses organes avec ceux de l'Eglise ; il s'est formé une inextricable mêlée. Si notre ambition est d'éclairer le champ de bataille en évitant les pièges et les travestissements, il nous faut des règles de discrimination allant plus à l'essence qu'à la forme des choses (puisque les formes tendent à se confondre).

Concernant l'initiation, que dirons-nous ?

Si nous récusons toute forme d'initiation, nous refusons, du même coup, de reconnaître le caractère, pourtant incontestablement initiatique des trois Sacrements de l'Eglise qui impriment un caractère dans l'âme : le Baptême, la Confirmation et l'Ordre.

Que dirons-nous donc pour distinguer les bonnes initiations d'avec les mauvaises ?

Nous demanderons : à quel mystère l'initiation donne-t-elle accès ? Est-ce aux mystères d'En-Haut ou aux mystères d'En-Bas ? Critère non plus formel mais essentiel.

Concernant l'ésotérisme, que dirons-nous encore ?

Ce qui est répréhensible, ce n'est pas de cacher quelque chose (saint Joseph a bien caché la naissance miraculeuse de Jésus, rendant ainsi possible notre Rédemption) mais de cacher le mal : c'est précisément ce que fait la contre-Eglise dont le trésor ésotérique est le démon, il s'y dissimule sous un enseignement confus.

Au contraire le Trésor ésotérique de l'Eglise, c’est Jésus, caché dans la Sainte Eucharistie comme aussi dans les obscurités religieuses de l'Ecriture ; de même la Création est le symbole ou plus exactement l'écrin dans lequel est enfermé un joyaux, le Verbe Incarné.

Quant à la Kabbale, elle ne saurait être rejetée en entier : il faut que la bonne tradition patriarcale et mosaïque en soit extraite ; ce travail deviendra particulièrement nécessaire le jour où, conformément aux prédictions de saint Paul, les Juifs (tout au moins en partie) se convertiront ; ils devront reprendre possession de cette fraction du patrimoine restée si longtemps enfouie.

JEAN VAQUIÉ

LE MYTHE DE LA BONNE GNOSE

L'esprit gnostique est tellement éloigné de l'esprit de foi qu'il n'est pas dangereux quand il se présente tel qu'il est. Par exemple, aucun catholique traditionnel n'aurait l'idée d'emboîter le pas à la gnose de la Franc-Maçonnerie. Malheureusement il existe toute une frange de néo-gnostiques, qui se présentent le plus souvent comme de fervents catholiques et qui font des efforts prodigieux afin d'acquérir droit de cité dans l'intelligentsia du traditionalisme. Pour servir de vecteur à la pénétration de leurs doctrines, ils ont inventé le mythe de la *Bonne Gnose.*

Et ils suggèrent d'utiliser désormais, dans le langage ecclésiastique courant, le mot de gnose pour désigner *la Science de Dieu*. Ce serait, disent-ils redonner à cette science son véritable nom. Ce serait même, ajoutent-ils, combler une *lacune* dans la terminologie de l'Eglise latine. Car l'absence de ce mot empêche l'Eglise de cultiver les trésors qui sont en elle et qu'elle ne connaît plus.

Répondons tout de suite qu'il n'y a absolument pas de lacune à combler. La chose, et le terme pour la désigner, existent depuis toujours dans l'Eglise d'Occident : **la "Science de Dieu" n'est rien d'autre que la vieille théologie**. C'est elle qui formule, en langage explicatif humain, ce que l'Ecriture exprime en langage condensé divin. Cette science de Dieu, ou théologie, est certes nécessaire pour rendre accessible à l'esprit des fidèles des vérités révélées mystérieusement exprimées dans l'Ecriture et dans la Tradition apostolique. Mais, encore une fois, cette science divine, élaborée sous l'autorité du Magistère, n'a pas attendu les néo-gnostiques pour être formulée dans l'Eglise latine.

Que l'Église grecque, pour sa part, utilise le mot gnose pour la désigner, rien n'est plus naturel puisque c'est le mot grec qui signifie science. Mais ce mot grec n'a jamais été utilisé couramment dans l'Eglise latine pour désigner la théologie (sauf quelquefois, à titre de synonyme, par quelques rares stylistes désireux d'éviter les répétitions).

Le cas le plus probant est celui de saint Jérôme qui a établi la traduction latine, dite "Vulgate", de l'Ecriture. Quand il s'est trouvé dans la nécessité de transposer le mot "*gnosis*", fréquent chez saint Paul, il s'est bien gardé de le conserver tel quel dans le latin et il l'a traduit par *Scientia*. A telle enseigne que ni le mot gnose ni le mot "*gnosis*", ne se trouvent dans les dictionnaires de concordance. C'est bien la preuve qu'ils n'étaient pas utilisés dans le latin ecclésiastique du temps de saint Jérôme. Son adoption à l'heure actuelle serait le type même de l'innovation sous couleur d'archaïsme. C'est l'un des procédés des modernistes.

Il serait même extrêmement dangereux d'utiliser ce mot pour désigner la science divine, ou théologie, et cela pour deux raisons.

A. D'abord à cause du contenu notionnel de la gnose historique que le terme ne tarderait pas à entraîner avec lui. Il véhiculerait toute la mythologie, valentinienne et néo-platonicienne, comme par exemple les éons, la Sophie, le Démiurge, la tripartition, le "Père-Silence", etc. Nous n'avons vraiment pas besoin de

tout cet apport au moment où l'identité doctrinale de l'Eglise se dilue déjà bien assez dans le marécage œcuménique.

B. Et puis aussi, le mot est dangereux, indépendamment du contenu notionnel historique qu'il véhicule, et voici pourquoi. Dans la littérature néo-gnostique actuelle, le mot gnose est polyvalent, il a plusieurs significations. Si donc il était adopté dans l'Eglise latine, il serait employé dans plusieurs sens, ce qui ajouterait à sa malfaisance.

Voici les sens qu'on lui trouve sous la plume des néo-gnostiques, lesquels les emploient d'ailleurs indifféremment, passant de l'un à l'autre sans avertir :

1. Gnose peut signifier d'abord *la Science de Dieu*, au sens livresque et discursif du terme. C'est le sens théoriquement innocent sous lequel on voudrait nous le faire adopter.

2. Gnose peut signifier encore *la Connaissance intuitive de Dieu*, celle que procure l'expérience mystique personnelle. Et l'ambition des néo-gnostiques est précisément de faire, de cette connaissance expérimentale, une des sources de la doctrine. Ce serait, en somme, reconnaître l'exequatur entre la Révélation publique et la révélation privée.

3. Gnose peut désigner aussi *le Salut par la Connaissance*. Ce qui procure le salut, ce sont plus "les œuvres de la foi", c'est la connaissance. On est jugé, non plus sur sa conduite, mais sur sa connaissance.

Et comment obtient-on cette "connaissance salvifique" ? :

- tout simplement par l'initiation.

On dit alors : «un tel a acquis la gnose libératrice».

4. Gnose désigne également une attitude intellectuelle particulière en face des mystères de la Révélation. C'est une attitude d'*Élucidation* à tout prix. Ni la création, ni même la vie intérieure de Dieu ne comportent de mystères que l'esprit humain (lui-même divin d'ailleurs), ne soit capable de comprendre. Cette attitude d'esprit est tout à fait étrangère à l'Eglise, laquelle enseigne que les mystères ne sont pas faits pour être compris, mais pour être *contemplés*. Telle est la vraie sagesse.

5. Gnose désigne enfin, dans un sens tout à fait général, *la Théologie de la religion universelle* à laquelle les sociétés de pensée et les congrégations initiatiques travaillent mondialement. Dans ce sens, gnose est alors synonyme d'ésotérisme.

Comment ne pas voir que ce malheureux mot servirait finalement à faire pénétrer dans notre "Science de Dieu" toutes sortes de données provenant de la fausse mystique et de l'ésotérisme le plus hétérodoxe ? C'est tellement évident que l'on se demande si tel n'est pas précisément le but de la manœuvre.

Une telle adoption serait aussi désastreuse pour la doctrine que le nouvel "Ordo Missae" l'a été pour le culte. Il est d'ailleurs vraisemblable que la Bonne Gnose et le Nouvel Ordo sortent du même bocal. Il a été suffisamment démontré que ce bocal est maçonnique.

Jean VAQUIÉ

GNOSE CHRÉTIENNE ET GNOSE ANTI-CHRÉTIENNE

Le Professeur Borella a écrit, dans l'ouvrage "Vu de Haut", publié par les Editions *Fideliter*, un chapitre intitulé "Gnose chrétienne et Gnose anti-chrétienne". Le Christianisme, dit-il, «est une religion gnostique». Et il ne cache pas son intention d'acclimater, s'il le peut, le mot de gnose dans le vocabulaire de la théologie catholique dans lequel le professeur Borella reconnaît lui-même, ce mot n'a jamais figuré.

Et il fait de ce mot un emploi très général dont voici quelques exemples :

«Le Christ se fait péché, réalisant la véritable gnose de la création,
« ...la véritable gnose du Père est le Christ,
« ...le Vendredi Saint qui est la véritable gnose,
« ...la Résurrection du Christ, gnose opérative et salvatrice du monde».

Comment le Professeur Borella définit-il la gnose chrétienne ?

Dans les passages les plus clairs, il en fait le synonyme de "théologie mystique". La gnose chrétienne ne serait autre chose, selon lui, que la connaissance intuitive de Dieu, c'est-à-dire la connaissance personnelle que l'on obtient par la prière, la méditation et la contemplation, connaissance qui n'est donc plus livresque mais expérimentale. Or la réalité et l'authenticité d'une telle connaissance expérimentale et personnelle ne fait aucun doute. Mais ce que le Professeur Borella voudrait, c'est qu'une telle connaissance soit désormais appelée "gnose". Ce qui permettrait, selon lui, de redonner sa véritable importance à la mystique. Et ainsi la théologie se dépouillerait du rationalisme qui l'a envahie et elle échapperait «aux pièges de ses formulations».

Où nous mène-t-il ?

Les dogmes immémoriaux considérés comme des "pièges", c'est une idée qui est fréquente chez les ennemis de l'orthodoxie, mais qui ne l'est guère chez les catholiques normaux. Il est évident en effet que si les "formulations" sont des pièges, il faut changer les formulations pour en trouver de plus sûres, ou même se passer de toute formulation pour être certains de ne pas tomber dans les pièges. C'est donc la fin de la notion d'orthodoxie dogmatique. Telle est la première critique que l'on ne peut manquer d'adresser à la gnose mystique du Professeur Borella.

Pour tranquilliser les catholiques, le Professeur Borella établit une distinction très nette entre d'une part cette bonne gnose qu'il faudrait cultiver et d'autre part le gnosticisme, le mouvement de pensée antichrétien qui infesta l'Eglise naissante aux II^{è}, III^{è} et IV^{è} siècles, et auquel, très malencontreusement d'après lui, on donne encore le nom de "gnose", ce qui entretient une regrettable confusion.

Le gnosticisme antique, hostile à l'Église, se perpétue de nos jours en un gnosticisme moderne, lequel présente avec son aîné des différences et des ressemblances que le Professeur Borella expose d'ailleurs en toute objectivité. Ces deux gnosticismes, l'ancien comme le moderne, ne doivent pas, nous dit-on, être confondus avec la bonne et vraie gnose mystique.

Cette distinction entre gnose et gnosticisme était déjà préconisée par R. Guénon. Elle fut aussi demandée par les spécialistes du Colloque de Messine en 1968. En lui restant fidèle, le Professeur Borella pense apaiser les catholiques traditionnels anxieux de voir surgir, dans la terminologie religieuse, ce mot de gnose si lourd d'antécédents hérétiques.

La précaution sera-t-elle suffisante ?

Pour qu'elle le soit, il faudrait qu'elle fût respectée par tout le monde. Or, les ennemis de l'orthodoxie se garderaient bien de respecter une discipline de vocabulaire qu'on leur demande soit disant dans l'intérêt de l'orthodoxie. Dans d'autres passages, le Professeur Borella déclare que cette «gnose intérieure et salvatrice», cette connaissance intuitive de Dieu, ne va jamais sans un certain ésotérisme. Il estime que la vraie gnose a toujours existé, même avant le christianisme.

La gnose pré-chrétienne, on la trouve d'abord chez les juifs. Elle serait représentée par «l'ésotérisme de la religion mosaïque, c'est-à-dire par ce qu'il y a en elle de plus secret». Mais la gnose pré-chrétienne a aussi ses racines dans le paganisme, car, dit-il, «les sacrements empruntent ce qu'il y a d'authentiquement religieux dans les mystères païens».

Voilà qui n'est pas fait pour calmer notre inquiétude. Certes tout chrétien sait, depuis les Pères, que «sous l'empire de l’Ancien Testament, il fallait savoir découvrir les merveilles de la grâce cachées sous l'ombre de la loi». Mais nous connaissons aussi les reproches réitérés que Notre-Seigneur faisait à la tradition des scribes. Quant à la préparation évangélique que Dieu fit subir à la Gentilité, elle ne fait, elle non plus, de doute pour personne. Mais nous savons aussi que «tous les dieux des Nations sont des démons».

Quel type de mystique le mot de gnose va-t-il donc déclencher et recouvrir dans l'Eglise ?

Quel arsenal notionnel va-t-il également y importer ?

C'est ce que l'expérience ne va pas tarder à nous apprendre. Le professeur Borella ne semble pas très rassuré quant au succès de sa manœuvre puisqu'il écrit, dans la conclusion de son article :

«Pourtant, les théologiens chrétiens eux-mêmes, hésiteront à ratifier ce terme de gnose appliqué au christianisme». Nous allons voir.

Jean VAQUIÉ

LE MYTHE DU GRAAL

Voici quelques années les Éditions Fideliter, de la Fraternité Saint Pie X, ont publié un ouvrage curieux intitulé la "Quête de Raphael" sorte de conte de fée pour grands enfants sur le thème de l'Eucharistie.

Selon son titre et son contenu, ce livre reçut une préface du Professeur Borella où ce gnostique guénonien, bien connu de nos lecteurs, put développer le thème du Graal auprès d'un public traditionnel plutôt méfiant à l'égard de cette notion pseudo-mystique.

Il nous a paru intéressant de reproduire ci-dessous une étude rédigée par un membre de notre Société et parue une première fois dans la revue "Culture-Foi-Tradition". Nos lecteurs pourront ainsi mieux apprécier à la fois le danger propre de ces notions ésotériques et l'habileté des gnostiques à s'avancer sous le couvert de propos apparemment chrétiens.

Le calice qui a servi à Notre Seigneur, à la Sainte Cène, pour opérer la première Consécration, aurait aussi été utilisé par des mains pieuses, pour recueillir le Précieux Sang tombant de la Croix. Cette relique insigne s'appelle le Graal. Elle aurait été conservée pendant un temps. Puis on l'aurait perdue. La *Queste du Graal* consiste à la retrouver. Tel est, dans l'esprit public, la substance de la légende. Comment, à première vue, apercevoir là quoique ce soit de répréhensible ?

C'est grâce au culte voué par les premiers chrétiens aux Instruments de la Passion que l'Eglise a conservé la Vraie Croix, le Voile de Véronique, la Sainte Tunique et le Saint Suaire. Pourquoi le Calice de la Cène ne bénéficierait-il pas, par anticipation sur sa découverte, de la même dévotion ? La légende du Graal peut bien appartenir à ce que l'on nomme le "merveilleux chrétien".

Malheureusement un examen un tant soit peu attentif des poèmes du Graal que le moyen-âge nous a laissés montre que l'origine puis l'élaboration du mythe ne sont pas, loin de là, indemnes d'influences hétérodoxes. Ce sont ces influences que nous essayerons, autant que nous le pourrons, d'élucider.

La première manifestation littéraire de la légende du Graal est le poème de PERCEVAL écrit par Chrétien de Troyes en 1190 environ. Voici le résumé de cette œuvre magistrale qui est la plus typique de la grande famille des poèmes et des romans graaliens.

Un chevalier est mort au cours d'un combat inégal, victime de sa folle témérité. Sa veuve, douloureuse et inquiète, veut à tout prix soustraire son fils unique, Perceval, à une pareille destinée. Elle l'emporte dans un manoir perdu au fond de la

forêt et elle l'élève, loin des hommes, dans l'ignorance surtout du métier des armes.

Quand Perceval fut âgé d'une vingtaine d'années, il rencontre un jour, dans une clairière proche du manoir, cinq magnifiques chevaliers. Le soleil fait étinceler leurs armures et leurs écus d'azur, de gueules, d'argent et d'or. Perceval entame avec eux une conversation qui va lui être fatale. En quelques instants il apprend tout ce que sa mère avait tant peiné à lui dissimuler. Émerveillé par les récits militaires qu'il entend, il décide sur le champ de se faire chevalier, et de retour au manoir de sa mère, il lui en fait la déclaration. En vain elle le supplie de ne pas l'abandonner. Il veut lui aussi partir à la cour d'Arthur, le Roi qui fait les chevaliers. Et il part en effet. Sa mère en mourra.

Le Roi Arthur accueille Perceval avec sympathie et le fait instruire dans la science chevaleresque. Et voici qu'un soir, alors qu'il a chevauché tout le jour avec l'intention de retourner au manoir de sa mère, qu'il désire revoir, Perceval parvient au bord d'une rivière. Sur une barque deux hommes sont assis, l'un gouverne, l'autre pêche. Le pêcheur indique à Perceval la route jusqu'au château où on l'hébergera pour la nuit.

Il y arrive. Le pont-levis s'abaisse dès qu'il approche. Il est reçu magnifiquement comme si on l'attendait. Le vieux châtelain, vêtu de pourpre, est .entouré de ses nombreux chevaliers ; mais il est étendu sur un lit car une ancienne blessure, que rien ne peut guérir, lui inflige une perpétuelle souffrance. Conquis par Perceval et par ses belles manières, il agrafe une épée à son baudrier, mais sans lui dire ce qu'il attend de lui.

Perceval, à peine ceint de son arme, va assister passif à une étrange cérémonie dans la grande salle du château du Roi Arthur. Un premier sergent s’avance porteur d'une lance dont la pointe saigne. Deux valets l'escortent tenant des cierges allumés. Vient ensuite une mystérieuse jeune fille : elle porte un Graal, c’est-à-dire un vase, un "veyssel" d'or pur, surmonté d'un couvercle crucifère, constellé de pierreries et rayonnant d'une splendeur surnaturelle. Une autre demoiselle la suit, charge d'un grand plat d'argent, c'est le tailloir. Le cortège traverse lentement la grande salle et disparaît.

Immobile et muet, Perceval contemple ces merveilles. Son esprit se remplit d'interrogations mais sa gorge est si serrée qu'il n'a pas la force de les exprimer. Et nous apprendrons que tel fut précisément son malheur. Plût au ciel qu'il les eut formulés devant le vieillard habillé de pourpre, car c’est ce que l'on attendait de lui.

Cependant aucune déception n’apparaît sur les visages, ni chez le vieux maître de maison, ni chez les chevaliers. Au contraire on le prie courtoisement de

s’asseoir à une table décorée et servie avec somptuosité. Il y prend un repas puis on le conduit à sa chambre. Il se couche et s'endort. Au matin il trouve ses armes et ses vêtements tout apprêtés pour le départ. Son cheval est scellé mais pas un valet d'écurie ne se montre. Il n'y a personne à qui parler dans ce château la veille au soir si animés. Le pont-levis s'abaisse puis se relève dès qu'il l'a franchi. Le voilà de nouveau chevauchant seul sur un chemin de campagne.

Tout à coup, sur la route qu'il suit, une ferme apparaît devant lui, énigmatique messagère. Elle apprend à Perceval que le vieil homme qui pêchait dans la rivière et le vieux châtelain allongé sur son lit ne sont qu'un seul et même personnage. C'est le ROI PÉCHEUR ou ROI MEHAIGNE (c'est-à-dire blessé), lequel attendait une fois encore d'être guéri par un nouveau visiteur. Il aurait suffi pour cela que Perceval lui fit cette simple demande :
"Quel est donc ce Graal ?"

Sa blessure aurait alors disparu, guérison qui, du même coup, aurait entraîné des bonheurs sans nombre, au château et dans la contrée. Perceval a eu le tort, au lieu de parler, de se renfermer dans le silence. Une grande chance lui a échappé.

Tel est le thème du "Perceval" de Chrétien de Troyes, qui malheureusement est mort sans avoir achevé son œuvre. Il abandonne donc son héros sur la route de l'aventure au moment où l'énigmatique messagère vient de s'évaporer. Mais le décor est en place, les principaux personnages ont commencé l'action, le style et l'ambiance sont créés. Il ne reste plus qu'à continuer l'édification du mythe en respectant le même symbolisme.

Plusieurs conteurs ont poursuivi l'ouvrage inachevé de Chrétien de Troyes. Ils y ont ajouté en fonction de leur esprit personnel, des épisodes qui paraissent assez discordants à première vue mais qui respectent remarquablement le thème inaugural.

Le plus remarquable des continuateurs de Chrétien de Troyes est, de l'avis unanime, Robert de Boron. On lui doit deux poèmes : l'ESTOIRE DOU GRAAL et la QUESTE. Il fut suivi par Gaucher de Denain, puis par Manessier et enfin par Gerbert de Montreuil. Tous les quatre ont porté les poèmes du Graal à un total de plus de soixante mille vers.

Mais des "continuations" en prose ont aussi été écrites. Voici les titres des principaux romans : "Estoire del Graal", "Estoire de Merlin", "Le Livre de Lancelot del Lac", "La Queste del Saint Graal", "La mort-Artu".

Toutes ces œuvres ont vu le jour, à très peu d'années d'intervalle, à la fin du XIIè siècle et au début du XIIIè siècle. Toutes sont dues à des auteurs français.

Mais un conteur allemand, Wolfram von Eschenbach, écrivit un dernier roman du Graal, sous le titre de "PARZIVAL". Cet ouvrage, bien que traitant un sujet analogue, diffère si profondément des contes français que nous lui consacrerons un paragraphe particulier.

Longtemps après, au XIVè siècle, on voit apparaître des versions espagnoles, portugaises et irlandaises. Mais elles ne sont que des adaptations ou même de simples traductions des poèmes français.

Les contes du Graal mettent en scène, principalement, des chevaliers. Ils appartiennent donc à la littérature chevaleresque.

Quelle place y occupent-ils ? Doit-on les classer parmi les chansons de gestes ou parmi les romans courtois ?

Les CHANSONS DE GESTE sont des pièces épiques dont les plus belles et les plus caractéristiques retracent les guerres de Charlemagne et forment le "Cycle carolingien". On les psalmodiait, sur accompagnement de vielle, devant un public tout à fait populaire. Il ne fallait pas s’embarrasser de nuances excessives dans les sentiments ni de maniérisme dans l'expression. On devait se contenter d'émotions fortes dans une langue simple. Il convenait aussi que l'orthodoxie de la foi, unanimement reçue, ne fasse pas l'objet de la moindre réserve. D'où les magnifiques envolées épiques de la Chanson de Roland, type et chef d'œuvre du cycle carolingien.

Les ROMANS COURTOIS sont très différents. Et surtout ils s'adressent à un public restreint et raffiné, celui des cours seigneuriales. Ils ne sont pas destinés au public populaire. Ils sont remplis de souvenirs littéraires de l'antiquité grecque et latine. On y multiplie, en général, les épisodes galants.

Les contes du Graal ne font partie ni des chansons de geste dont ils n'ont pas la simplicité d'inspiration, ni des romans courtois dont ils ne partagent pas l'atmosphère antique. On les range parmi les CONTES BRETONS lesquels forment encore un genre tout à fait distinct, par l'ambiance celtique qui y règne, par les personnages mystérieux qui y apparaissent et par le théâtre armoricain et gallois dans lequel ils se déroulent. Les contes bretons sont d'une telle abondance qu'il a fallu les répartir en plusieurs cycles dont le principal est le CYCLE ARTHURIEN qui met en scène le Roi Arthur, sa cour et son château de Camaalot.

Mais la luxuriance de la littérature arthurienne est telle que l'on a dû la subdiviser en "sous-cycles", le plus homogène et le mieux caractérisé étant le SOUS-CYCLE DU GRAAL. Une quinzaine d'auteurs y ont travaillé.

Telle est la place du Graal dans la littérature chevaleresque. Il n'était pas mauvais de la préciser avant de l'analyser quant à son contenu.

A quelles SOURCES les conteurs du Graal ont-ils puisé leur inspiration ?

On leur connaît quatre sources distinctes : la légende du Roi Arthur, un groupe d'Évangiles apocryphes, les romans des Mabinogions et un livre perdu d'origine probablement arabe ou iranienne. Examinons maintenant chacune de ces sources.

LE ROI ARTHUR, avant de faire l'objet de récits légendaires, fut un très réel personnage historique. Arthur ou Arthus ou tout simplement Arthu est le chef des plus anciens occupants celtiques de la Grande Bretagne. Il organise, en 516 après Jésus-Christ, la résistance nationale et chrétienne contre les envahisseurs anglo-saxons qui étaient encore païens à cette époque.

A la tête des Bretons, Arthur infligea d'abord, à Badon-Hill, une défaite aux Anglo-saxons. La victoire ne fut pas facile puisqu'elle exigea, dit-on, douze batailles. Arthur rétablit en Grande-Bretagne le christianisme compromis par les envahisseurs. Son règne fut court ; il ne dura que dix ans ; mais il a laissé un souvenir ineffaçable.

Là se borne le fait historique : un Roi chrétien inflige une défaite à un envahisseur païen. C'est sur ce thème simple que va se broder la légende. C'est à ce titre qu'Arthur, ses chevaliers, ses capitaines, sa cour et son château vont subsister dans la mémoire populaire pendant plus de quatre siècles, durant lesquels la nostalgie arturienne va alimenter les imaginations. Le prestigieux souvenir historique prendra une forme littéraire au XIè et au XIIè siècles, époque d'éclosion des romans du "Cycle arthurien", appelés aussi Romans de LA TABLE RONDE.

Les principaux personnages qui gravitent autour du Roi Arthur sont Merlin l'enchanteur, son fidèle compagnon, Frec, Wigamur, Gauriel, Lancelot et enfin Tristan et Yseult dont les aventures sentimentales, un peu troubles, sont si nombreuses qu'on les a réunies en un "sous-cycle" des romans de la table ronde, et qui forment comme le pendant du "sous-cycle graalien".

Certains ÉVANGILES APOCRYPHES ont apporté aux conteurs du Graal le fond anecdotique de leur trame religieuse. C'est en effet dans les textes apocryphes, et non pas dans les textes canoniques, que l'on trouve mentionné l'épisode de Joseph d'Arimathie recueillant, dans le Saint Graal le précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Des chercheurs modernes sont parvenus à identifier les apocryphes dont les "vieux romanciers" se sont servis . "Le protévangile de Jacques", "Le Pseudo-Evangile de Nicodème", les "Gesta Pilati", la "Vindicta Salvatoris" (appelée aussi "Histoire de Vespasien") et enfin une série

de documents que l'on réunit sous le nom de "Histoire apocryphe de la Sainte-Croix".

Aucun de ces textes, qui sont d'ailleurs d'anciennetés diverses, n'a été accepté par l'Eglise dans le canon des Ecritures. Ce que l'on y trouve est donc sujet à caution. Or le thème qui fait la base du mythe provient de ces textes apocryphes: la prétendue apparition de Jésus à Joseph d'Arimathie au cours de laquelle le Sauveur lui aurait remis le Graal dont on se serait servi pour recueillir son Sang. Cet épisode essentiel, d'où le reste de la Légende va être déduit, n'est pas certifié par le Magistère. Il n'est pas du tout certain que le Graal ait eu une existence réelle.

LES ROMANS DES MABINOGIONS. Un "Mabinogion" est, dans la langue du Pays de Galles, un aspirant à la profession de Barde. Ce mot a fini par désigner le "Chaudron magique" dont les Bardes avaient coutume de se servir. Les chaudrons magiques, d'où provenaient toutes sortes de mets et de richesses, équivalent, assurent les auteurs, aux "cornes d'abondance" de la mythologie gréco-latine. Les "Romans des Mabinogions" sont des Contes Bretons où apparaissent ces chaudrons et ces bardes. Les noms des héros en portent, dit-on, la trace. Le radical gallois qui désigne couramment le chaudron est "per". Or le nom des personnages de ces romans est précisément Peredur qui s'est transformé, en passant sur le continent, en Perlesvaus puis en Perceval. Beaucoup de critiques font figurer les "Mabinogions" parmi les sources qui furent utilisées par les conteurs du Graal.

UN LIVRE PERDU. Le chroniqueur cistercien Hélinand de Froidmont, qui écrivait en 1204 au plus tard, affirme l'existence d'un livre qu'il fait remonter à l'an 718 de notre ère ; il sait qu'il s'en trouve quelques exemplaires en français entre les mains de certains Seigneurs dispersés. A son grand regret Hélinand de Froidmont n'a pas pu le lire ; il en connaît seulement l'existence et l'intérêt.

Quant à Robert de Boron, l'un des principaux conteurs du Graal, il parle d'un "grand livre" dont il dit : "La sunt li grant secré escrit, qu'on nomme le Graal". Robert de Boron est catégorique : il a connu le livre par son seigneur Gauthier de Montbéliard ; s'il n'a pu en rapporter que quelques parties, c'est que le texte qu'il a eu entre les nains était incomplet.

Chrétien de Troyes, lui aussi, dans la préface de son "Perceval", affirme devoir la matière de son poème à un livre que lui a remis le comte Philippe de Flandre : "Ce est li contes del Graal don li cuens li bailla le livre".

Le poète allemand Wolfran von Eschenbach, auteur d'un roman du Graal intitulé "Parzival", indique qu'il s'est inspiré d'un certain "Kyot le Provençal, le maître

bien connu, écrit-il, qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe".

On voit, grâce à tous ces témoignages, que le livre perdu a tout de même laissé passablement de traces. On est fortement tenté de matérialiser dans ce livre l'influence des contes iraniens que les critiques modernes, et surtout Henri Corbin, discernent dans les poèmes et les romans français du Graal. On voit, quand on examine toutes ces sources, que l'inspiration chrétienne, à l'origine du Graal, est donc fortement mélangée d'éléments hétérodoxes.

Dans les récits du Graal, quand on passe d'un auteur à l'autre, il faut s'attendre à des variantes pour toute la partie anecdotique. La continuité et l'homogénéité se rencontrent au contraire dans la partie allégorique.

Selon Robert de Boron, Joseph d'Arimathie fonda une petite communauté religieuse avec les membres de sa famille et quelques Juifs convertis. Et il institua le RITE DE LA TABLE pour honorer le Graal dont il venait de recevoir la garde. Il dit peu de chose de ce rite si ce n'est qu'il était de type eucharistique. Il ne fait pas de doute que le Graal nourrit son gardien.

Après la mort de Joseph d'Arimathie, la relique est confiée à Bron, son beau frère, qui la transporte en Angleterre. La petite communauté familiale, guidée par Alain, fils de Bron, erre à travers le monde avant de rejoindre le Graal, en Angleterre, où Bron l'a apporté. Dans cette version, Perceval est donné comme fils d'Alain. Mais il est séparé de son père dont il a perdu la trace. Bron est alors le "Roi Pêcheur". Perceval est l'Élu destiné à retrouver le Graal.

Mais chez les "continuateurs" de Robert de Boron on assiste à une substitution de Perceval par Galaad. Perceval échoue dans sa quête du Graal parce qu'il n'est pas assez impeccable. Et c'est finalement Galaad, le chevalier "spirituel" sans reproche qui trouve et contemple le mystère du Graal. Des prodiges incessants jalonnent ces péripéties.

Après la mort de Bron, c'est Joséphé, le fils de Joseph d'Arimathie, qui va prendre la direction de la communauté du Graal et y jouer le rôle du grand prêtre. Le personnage du "Roi Pêcheur", lui aussi, se perpétue à travers les différentes continuations. Il y aura une véritable dynastie de ces rois, mais tous habiteront le château de CORBENYC. Il ne faudrait pas cependant rechercher une trop grande rigueur dans leur généalogie.

Le "Roi Pêcheur" se confond le plus souvent, mais pas toujours, avec le "Roi Méhaigné", c'est-à-dire Blessé, comme nous l'avons vu dans la version de Chrétien de Troyes ; chez d'autres, les deux personnages sont distincts.

Certaines versions intercalent, à divers endroits du récit, l'épisode de la NEF DE SALOMON. Nous sommes reportés aux temps anciens et on nous montre le Roi Salomon à qui la révélation est faite que l'un de ses descendants découvrira le Graal. Il fait alors construire une nef de bois incorruptible au centre de laquelle il place un lit surmonté de trois fuseaux. Sur le lit il dépose "une épée aux étranges lanières" ; les lanières de cette épée, en effet, sont faite de vile étoupe ; mais plus tard une vierge les remplacera par de nouvelles lanières faites avec sa propre chevelure. Cette épée est destinée à l'Élu. Avec elle il frappera le "Coup douloureux" annonciateur des dernières aventures.

L'épisode du palais de Sarraz est l'un des plus constant et c'est aussi celui qui permet le mieux de juger l'esprit du mythe graalien. A la suite de circonstances qui varient d'une version à l'autre, la communauté de Joséphé se transporte, escortant le Graal et la "Lance qui saigne", toujours inséparables, dans la mystérieuse cité de SARRAZ (du nom de son Roi-fondateur). Ce mot rappelle évidemment les Sarrazins. On nous révèle que cette cité de Sarraz est une figure de la Jérusalem céleste. Dans son enceinte on trouve le PALAIS SPIRITUEL destiné à abriter le triomphe du Graal quand l'Élu aura été jugé digne de le découvrir. Deux rois sarrazins, Mordrain et Nascien, se convertissent au graal.

C'est dans le palais spirituel de Sarraz, au cours d'une merveilleuse vision, que le Christ institue un NOUVEAU SACERDOCE SPIRITUEL. Il apparaît à la communauté pour sacrer évêque, de ses propres mains, Joséphé, fils de Joseph d'Arimathie (lui conférant ainsi la plénitude du Sacerdoce). Sur l'autel, entre la lance et le Graal, apparaît un second vase d'or d'origine céleste ; tantôt il se distingue du Graal de la Cène, tantôt il se confond avec lui. Imprécision qui entretient l'atmosphère trouble si caractéristique de ces récits.

A quelques temps de son sacre, Joséphé, le nouvel évêque "spirituel", célèbre un "Rite de la Table" au cours duquel le Christ se manifeste de nouveau et promulgue le privilège du "petit peuple nouvellement né de la naissance spirituelle". Nascien, roi sarrazin nouvellement converti, ravi en extase, voit dans le Graal la prophétie de la restauration finale. Joséphé est blessé par la lance dont le fer demeure dans la plaie.

Mais Perceval, Bohort et GaIaad, qui ont mené leur quête de concert, arrivent à Sarraz. Ils touchent au but tous les trois mais un seul va l'emporter. Il est annoncé que l'Élu ne sera pas Perceval (pourtant pressenti au début) mais Galaad, le chevalier "spirituel".

Devant le Graal entouré d'une lumière surnaturelle, Galaad est saisi par l'UNIO MYSTICA, prélude de la vision béatifique céleste. Aussitôt Galaad guérit Joséphé que la "lance qui saigne" a blessé. Ainsi la légende du Graal, commencée dans le culte d'une insigne relique du repas eucharistique de Jésus, se termine par les

noces spirituelles qui constituent l'aboutissement de la vie mystique. L'impression d'une intense vie chrétienne se maintient d'un bout à l'autre. Rien d'étonnant à ce que certains critiques modernes voient, dans les romans graaliens, la marque d'une influence cistercienne très accusée.

Mais le christianisme du Graal est-il aussi orthodoxe qu'il en a l'air ?

Pour répondre à cette question nous essayerons de percer les allégories contenues dans les personnages, les objets et les rites. C'est là que se cache tout l'ésotérisme du Graal.

LES PERSONNAGES : Leurs aventures subissent des variantes d'une version à l'autre. Mais l'allégorie qu'ils incarnent reste la même partout. Le Roi Arthur recrute et forme la plupart des chevaliers du Graal. Son château de Camaalot en est comme le prytanée. Ces chevaliers représentent les divers degrés d’avancement de l'âme dans la vie mystique. Au bas de l'échelle se place Gauvain, le type du soldat "terrien", c’est-à-dire ras-de-terre, intrépide et rigoureux mais sans idéal. En haut culmine Galaad, le chevalier "célestien" par excellence. Entre les deux s'échelonnent Bohort, Aiol, Doon, Tyolet, Fergus, Lancelot, sans oublier Perceval qui, lui aussi, est passé par Camaalot.

Merlin l'enchanteur, l'inséparable compagnon du Roi Arthur, apparaît assez peu dans le Graal. Il est surtout un personnage arthurien.

Les femmes ne sont pas nombreuses. Blanchefleur et Hélaine appartiennent surtout, elles aussi, à la "Table ronde". Guénièvre, épouse du Roi Arthur est courtisée par Lancelot. Plusieurs "jeunes filles énigmatiques" font de mystérieuses apparitions dans le liturgie, elles transmettent des messages ou des avertissements. On ne sait d'où elles viennent. L'une d'elles, cependant, est la sœur de Perceval.

Les "Rois Pêcheurs", qui sont aussi parfois les "Rois Méhaignés" (blessés), habitent le château de Corbényc, qui est beaucoup plus "spirituel" que celui de Camaalot. Ils constituent une sorte de dynastie dont l'origine remonte en principe à Joseph d'Arimathie. Ils ont été constitués gardiens du Graal qui les nourrit.

Mais que représentent-ils si ce n’est l'attente de l’Élu et donc de la "grande Révélation" qu'il doit apporter ?

Les commentateurs modernes ne fournissent pas d'explications très claires.

Les Rois sarrazins convertis ne sont que deux : Mordrain et Nascien.

Mais à quoi sont-ils convertis ? Au catholicisme romain ?

Certes pas. Ils sont convertis au Graal.

Des ermites apparaissent dans les moments de trouble pour confesser les chevaliers ou leur donner des conseils. L'un d'eux s'appelle Nascien, mais il n'a rien de commun avec le roi sarrazin converti ; c'est un tout autre personnage sous ce même nom de Nascien. Le clergé séculier n'apparaît jamais dans les récits du Graal. On y rencontre des chapelles, des monastères, des "blanches abbayes", mais jamais des églises de paroisses et des cathédrales, jamais l'évêque résident.

LES OBJETS. Le plus prestigieux est évidemment le Graal. Il contient tantôt le Précieux Sang, tantôt des hosties. Mais il a aussi une valeur en lui-même car il constitue un mystère à élucider. Seul l'Élu, d'abord, puis après lui, une petite élite pourront atteindre cette gnose, c'est-à-dire la compréhension de ce mystère. En attendant, nul profane ne doit contempler le Saint Veyssel. En cela au Moins il se distingue du Saint Sacrement Exposé, en usage dans la véritable Eglise institutionnelle, lequel est au contraire destiné à l'adoration populaire.

La "Lance qui saigne" forme avec le Graal un binôme inséparable. Quand ils processionnent, c'est ensemble. Cette lance est celle de Longin, bien entendu, celle qui a ouvert le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les exégètes actuels se complaisent dans des commentaires sur le binôme Lance-Graal. Ils y voient, on pouvait s'y attendre, l'allégorie du masculin et du féminin.

Le tailloir est le plat qui a contenu l'agneau pascal de la Cène. Dans nos romans, il joue un rôle équivoque, en concurrence avec le Graal lui-même. On peut se demander s'il ne représente pas, en sourdine, un Graal plus ou moins hébraïque.

L'épée fait de fréquentes apparitions mais on voit qu'elle est un vestige des romans arthuriens. L'épée entraîne beaucoup de malheurs. Elle blesse le Roi et rend la terre stérile. Finalement elle se brise et il faudra que l'Élu Galaad la ressoude.

LES RITES du Graal sont nettement ésotériques. Le prototype nous en a été montré par le "Rite de la Table" célébré par Joseph d'Arimathie entouré de sa petite communauté. On sait aussi qu'une "Messe du Graal" est célébrée chaque nuit au château de Corbényc, mais on ne nous dit pas ce qui s'y passe. Nous assistons surtout à deux de ces messes : la première en présence de Galaad et de ses onze compagnons à Corbényc ; la seconde au "Palais spirituel" de Sarraz le jour de la mort extatique de Galaad ; le célébrant est alors Joséphé qui descend du ciel sur un trône soutenu par quatre anges.

Le sacerdoce spirituel dont Joséphé est investi par Jésus-Christ Lui-même est présenté comme supérieur à celui de Pierre. Certes Pierre et le sacerdoce hiérarchique ne sont pas inconnus dans les romans du Graal. Un certain Perron appa-

raît dans l'Estoire de Robert de Boron. Mais il est toujours relégué au second plan, à celui d'acolyte. Bien plus, il reçoit son enseignement des autres personnages du Graal. L'Eglise de Pierre est chargée d'annoncer l'arrivée future de l'Eglise spirituelle. Perron est absent du "Palais spirituel" de Sarraz quand Joséphé reçoit la plénitude du sacerdoce. C'est Joséphé qui est le véritable pasteur des compagnons du Graal. Ajoutons à cela que fréquentes sont les cérémonies plus ou Moins clairement initiatiques.

Les conteurs qui ont participé à l'élaboration du mythe étaient tous contemporains les uns des autres. Ils ont tous vécu à la fin du XIIè siècle et au début du XIIIè . On peut donc se demander s'ils ne constituaient pas une sorte de confrérie spirituelle, plus ou moins cohérente, comme cela était fréquent à cette époque.

Peut-on supposer qu'une influence cathare se soit exercée sur eux ?

On l'a avancé parfois mais c'est peu probable car on ne trouve, dans la mystique du Graal, aucune trace du manichéisme radical qui est si caractéristique de la pensée albigeoise.

Appartenaient-ils à quelque filière "johannique" ?

Probablement pas, puisque ce n'est pas saint Jean qui est présenté comme détenteur du sacerdoce spirituel, mais Joséphé, fils de Joseph d'Arimathie. On peut exclure le johannisme proprement dit.

Quelques commentateurs modernes font remarquer que les romans du Graal sont contemporains de Joachim de Flore, cet ancien cistercien italien qui enseignait l'imminence de l'âge du Saint Esprit. Pour lui, l'histoire du salut se divise en trois âges : l'âge du Père qui coïncide avec l'Ancien Testament, l'âge du Fils qui correspond au Nouveau Testament et l'âge du Saint Esprit qui est celui des derniers temps dans lesquels nous serions entrés. Or quelques franciscains Dissidents rejoignirent les disciples de Joachim de Flore. Ils prirent précisément le nom de "spirituels". Leur influence s'exerça rapidement en France et en Angleterre, surtout dans la noblesse.

Un tel apparentement, même s'il n'est pas très organisé, expliquerait le "messianisme spirituel" dont les Poèmes et les romans du Graal sont imprégnés. On comprendrait alors très bien la communauté des "pauvres spirituels" de Joséphé, gardienne du Graal et détentrice d'un secret dont la révélation marquera l'avènement du Saint Esprit.

Ce qui est certain, c'est qu'il y a, dans "l'art confus de nos vieux romanciers" comme disait Boisleau, d'innombrables sous-entendus. qui mettent leur œuvre collective tout à fait en marge du christianisme orthodoxe.

WOLFRAM VON ESCHENBACH est le dernier en date des auteurs du Graal. Il était originaire du Palatinat. Ses deux ouvrages principaux : "Titurel" et "Parzival" ont été composés en 1200 et 1220. Avec lui le mythe prend une tournure nettement ésotérique, on peut même dire gnostique. Les sources arabes que nous avons signalées deviennent patentes. Le Graal n'est plus le "Saint Veyssel" chanté par Chrétien de Troyes. C'est une énorme émeraude creusée en forme de Calice et tombée du front de Lucifer quand il fut précipité du ciel.

C'est Wolfram von Eschenbach qui fait le plus clairement allusion à ce "Maître Kyot qui trouva à Tolède la matière de cette aventure, notée en écriture arabe". Matière qui est devenue la trame de son poème. Aussi délaisse-t-il le monde arthurien pour lui substituer un monde oriental. Le centre de ses aventures ne sera plus le château de Corbényc, ni même le palais spirituel de Sarraz. La pierre d'émeraude en forme de calice sera conservée au château de MONTSALVAGE. Des templiers seront les gardiens de ce nouveau Graal dont on peut se demander s'il est chrétien ou luciférien.

Certes l'ancien décor n'est pas totalement abandonné. C'est ainsi que, seuls, des êtres purs peuvent soulever et porter la pierre. Tous les ans, le Vendredi Saint, son pouvoir merveilleux est renouvelé par une hostie qu'une colombe apporte du ciel. On n'abandonne pas totalement le christianisme, ce qui serait impossible à cette époque. Simplement on le mitige.

La "Queste", elle non plus, ne se déroule pas de la même façon. La nouvelle quête du Graal devient la progression de Parzival, d'obstacle en obstacle, vers le monde de l'absolu situé hors du temps et de l'espace. A ce monde cependant Parzival appartient déjà, sans le savoir, de par sa nature même. La montée vers le Graal, symbole de l'absolu, lui fait prendre conscience de sa véritable nature. Cette idée est typiquement gnostique. Le Graal de Wolfram von Eschenbach s'embrume aussi d'astrologie et d'alchimie.

Ainsi est créé le Graal germanique qui sommeillera longtemps et que Richard Wagner réveillera six siècles plus tard. Pour composer le livret de Parsifal, qui fut son dernier opéra, Wagner a fait un travail de synthèse. Il n'a pas délaissé entièrement les romans français. Il s'en inspire en particulier pour la scène finale de la cérémonie de la Cène. Mais pour la marche funèbre de Titurel, par exemple, il revient à Wolfram von Eschenbach. C'est le château de Montsalvat, et non plus celui de Corbényc, qui abrite le Graal germanique. L'Élu n'est plus Galaad, mais Parsifal.

De nos jours les contes du Graal font l'objet d'une étude poussée de la part de certains intellectuels. Des sociétés savantes se sont même créées pour la compilation de ces vieux textes. Une certaine vogue, dans le grand public, commence à se dessiner. Parmi les ouvrages d'étude on peut citer :

"Sentiers dans la Forêt du Graal" par Pierre David, Coimbra 1943.

"Lumière du Graal", recueil collectif des Cahiers du Sud, Paris 1951.

"La Queste del Saint Graal, Roman cistercien" par Irénée Vallery-Radot, Belgique 1956.

"L'Islam et le Graal", par Pierre Ponsoye, Paris 1957.

Devant la réalité de l'engouement public ou que ce soit au contraire pour le stimuler, toujours est-il que le C.N.R.S. a réuni à Strasbourg en 1954, un Colloque International sur le sujet : "Les Romans du Graal dans la Littérature des XII^{è} et XIII^{è} siècles", Colloque auquel ont participé des universitaires et des écrivains de grande valeur mais dont l'orientation n'était pas particulièrement chrétienne.

Le mythe du Graal est un véhicule idéal pour les néo-gnostiques qui travaillent à familiariser les traditionalistes avec l'idée d'un ésotérisme chrétien.

En effet, cette légende reste, dans l'esprit du grand public, inséparable du christianisme le plus sûr, du fait de son origine et du fait de son épilogue : l'origine c'est le calice de la Cène et l'épilogue, c'est la mort extatique du chevalier sans reproche. Insérée entre ces deux extrêmes, la légende n'inspire donc aucune méfiance à priori. Elle bénéficie au contraire d'un préjugé favorable. Les lecteurs non prévenu, courent donc le risque de se laisser séduire par le christianisme "spirituel" et extra-hiérarchique de ces poèmes dont le charme celtique et chevaleresque opère encore sur bien des esprits.

Et pourtant la participation des doctrines hétérodoxes dans les romans du Graal est très substantielle. Elle est mise en évidence par une foule d'ouvrages récents. L'influence des contes arabes à l'origine de nos récits moyenâgeux intéresse particulièrement les chercheurs modernes. Henri Corbin estime qu'il existe, dans les contes épiques de l'Iran, l'équivalent du Graal. Ce Graal iranien n'est autre, selon lui, que la "Coupe merveilleuse" de Djmeshid dans laquelle le "Roi Mystique" voit l'univers tout entier. Il traite ce sujet dans son livre "'De l'Épopée héroïque à l'Épopée mystique". Il le creuse encore davantage dans l'ouvrage "En Islam Iranien" où il consacre le chapitre "La Lumière de Gloire et le Saint Graal" à cette question de l'équivalent iranien et islamique du Graal chrétien.

Deux livres récents sont aptes à montrer l'ardeur presque fanatique des néo-hermétistes à exciter l'intérêt du grand public pour les romans du Graal :

"Perceval et l'Initiation" par Pierre Gallois, aux Éditions du Sirac, 1972

et "Le mythe du Graal et l'Idée Impériale Gibeline" par Julius Evola.

Si l'on veut bien se reporter à ces deux ouvrages, on verra que nous n'exagérons pas le danger.

Jean VAQUIÉ
1989

TABLE DES MATIÈRES